



DISQUE
Lhasa sans fard... et tout fait main
Page E 4



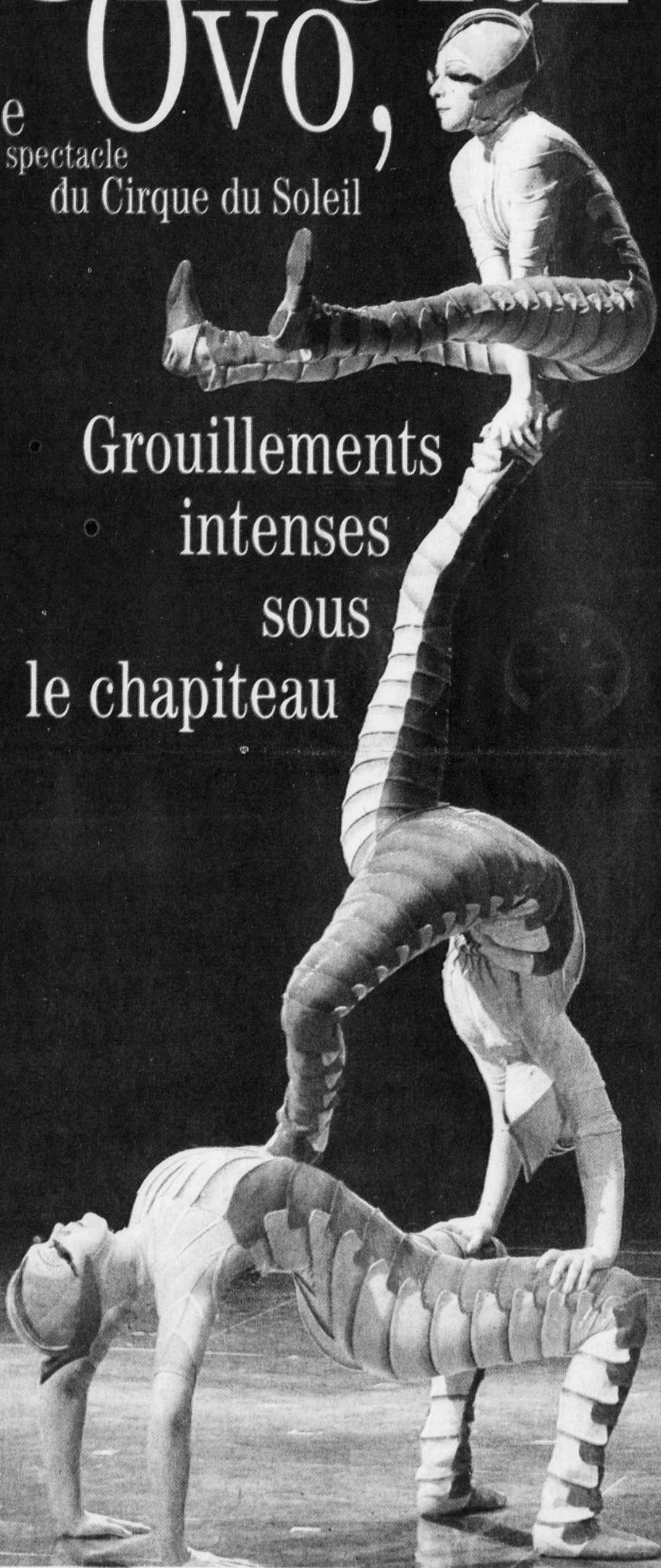
CINÉMA
Gemora: une œuvre essentielle
et percutante
Page E 10

CULTURE

OVO,

25^e spectacle
du Cirque du Soleil

Grouillements
intenses
SOUS
le chapiteau



Le Cirque du Soleil célèbre ses 25 ans avec une 25^e production qui prend l'affiche le 23 avril à Montréal: la multinationale plongera alors dans l'univers grouillant des insectes, tel que vu et imaginé par la chorégraphe brésilienne Deborah Colker, première femme à diriger une production du Cirque.

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Les chiffres peuvent donner le vertige à qui ne s'adonne pas au fil de fer et autres pirouettes de saltimbanques: 25 ans de Cirque du Soleil, c'est 100 millions de spectateurs, 271 villes visitées, cinq continents explorés, 55 000 représentations, 20 spectacles en rotation simultanée à travers le monde et quelque 4000 employés d'une quarantaine de nationalités différentes. Ah oui: c'est aussi 7,5 milliards en revenus.

Mais derrière cette masse mathématique imposante, témoin d'une réussite qui défie les comparaisons, la mission première du Cirque n'a pas trop changé depuis le début: fabriquer — et accessoirement vendre — du rêve. En mettre plein la vue au public, toutes voiles de la démesure ouvertes.

En conférence de presse il y a quelques semaines, le fondateur du Cirque du Soleil, Guy Laliberté, indiquait toutefois que cette année anniversaire serait célébrée avec une certaine sobriété. Contexte économique oblige, le Cirque n'a pas prévu de grandes célébrations. *Small is beautiful*, disait-on (ou presque).

Comme un prolongement de cette devise temporaire, la nouvelle production du Cirque, *Ovo* — qui prend l'affiche du chapiteau jaune et bleu le 23 avril —, s'intéresse aux insectes. Ce «peuple de l'herbe» si bien filmé dans le film *Microcosmos* (1996) prendra allure humaine entre les pattes des acrobates et de la réputée chorégraphe brésilienne Deborah Colker, créatrice et metteuse en scène du spectacle.

Colker promet une production plaçant l'émotion au premier plan de la prestation. Après quelques spectacles plus narratifs, le Cirque revient en effet au concept d'un thème général, où l'histoire n'est pas aussi importante que la fibre qu'elle fait vibrer chez le spectateur.

«Raconter précisément une histoire sans paroles n'est pas facile, indique Colker. Il faut raconter par le mouvement, par le corps, dans une certaine abstraction...

Pour moi, l'important est davantage de créer une atmosphère, une sensation, de favoriser la dramaturgie avant le côté narratif.»

Alors, *Ovo* a beau être basé sur l'histoire de l'arrivée d'un étranger porteur d'un œuf géant dans une communauté d'insectes, c'est tout ce qui l'entoure qui intéresse Colker: la forme des insectes, leurs réactions émotives, leurs capacités de virevolte, les odeurs, les sons, les textures. Le sort de l'œuf qui sera volé et la rencontre entre l'étranger et les insectes (dont une en tombera amoureuse) serviront de liant au spectacle.



PHOTOS: JACQUES NADEAU LE DEVOIR

L'idée d'axer la production sur les insectes est venue de Deborah Colker... à la demande de Guy Laliberté, qui voulait une production reflétant son intérêt officiel (par l'entremise de sa fondation One Drop) pour l'environnement. «Je sentais qu'il serait facile de faire le lien entre les acrobates et la manière dont les insectes volent, sautent, grandissent et courent, dit-elle. Les insectes ont plusieurs pattes, et on a souvent l'impression que les acrobates aussi. Et c'était un beau défi d'arriver à les faire bouger à la manière des insectes.»

Pour Colker, le défi était toutefois bien plus grand: la chorégraphe n'avait jamais fréquenté le monde du cirque avant d'être approchée par la troupe québécoise. La rencontre s'est faite à Londres en 2006. Ce fut une surprise totale pour Colker quand on lui a offert la commande d'un nouveau spectacle.

«Vraiment, je me demandais pourquoi on avait pensé à moi, raconte-t-elle. Je leur ai avoué que je n'avais jamais vu le Cirque du Soleil en spectacle. J'ai demandé à Laliberté ce qu'il voulait de moi; il m'a simplement dit qu'il aimait mon langage, ma façon de penser, de bouger sur scène.»

Quand elle a accepté de plonger dans le monde du cirque, Colker l'a toutefois fait sans concessions. «Je pense que, pour une grosse machine comme le Cirque du Soleil, c'est bon que quelqu'un de l'extérieur arrive et brasse un peu la cage, qu'il amène une nouvelle énergie, de la nouvelle musique, de nouveaux mouvements et une façon différente de travailler. Mais en même temps, j'ai voulu me mettre totalement au service de cet art. Par exemple, il n'y a pas de danseur dans le spectacle, seulement des acrobates de haut niveau.»

Le résultat tient en deux mots, selon l'auteure du spectacle: si *Love* était musical, si *O* était aquatique, *Ovo* se définit par «l'énergie et le mouvement». Deux mots qui collent bien à la nouvelle metteuse en scène, d'ailleurs: le sourire large, le regard vif, les cheveux blonds, Colker est, ainsi qu'elle se définit elle-même, «très intense» en toute chose.

Et ça s'est bien passé, cette première expérience avec le Cirque — qui, lui, faisait pour la première fois appel à une femme pour monter un spectacle? «Ça n'a pas toujours été facile; je travaille avec passion et c'est parfois douloureux. On a eu quelques belles batailles, mais on arrive à la fin... et je me sens épuisée comme un homme!»

Directrice de création sur *Ovo*, Chantal Tremblay estime quant à elle que la présence de deux femmes à la tête du spectacle «amène une certaine énergie féminine qu'on ne trouve pas ailleurs. Mais en même temps, ce n'est pas nécessairement facile à lire.»

Ce qui l'est plus, dit-elle, c'est la «signature» Deborah Colker. «On la sent partout, par le mouvement, la musique, l'énergie qui se dégage de l'ensemble. Ça, ça fait une grosse différence» par rapport aux spectacles précédents.

À voir de visu, donc, du 23 avril au 19 juillet sur les quais du Vieux-Port de Montréal. Le spectacle sera présenté à Québec à compter du 30 juillet.

Le Devoir

NOS LACS SOUS LA SURFACE

DIMANCHE 19 AVRIL 19 H

EN AVRIL : UNE PLANÈTE EN DANGER



CULTURE

Les univers perdus

Cette semaine, je suis entrée à l'Usine C. On y jouait *Théo ou le temps neuf* de Robert Pinget, le temps neuf de Robert Pinget, un des maîtres français du Nouveau Roman, mort il y a douze ans.

Et pourquoi courir vers Pinget? Pour la musicalité des mots, par curiosité aussi. À cause du rendez-vous intime qu'offre le théâtre, lorsqu'il ne prétend pas nous en mettre plein la vue mais propose une atmosphère diffuse, dont on se laisse imprégner en douce, sans chercher l'effet-choc.

Surtout parce qu'il y était question de littérature, au processus créatif toujours fascinant et combien mystérieux. Sur scène: le corps à corps d'un vieil écrivain avec ses mots, avec les assauts du réel et ses références fuyantes, en quête de rédemption. Pinget fait partie de ces écrivains trop négligés par la postérité, qui donnent envie d'explorer ses univers. Né à Genève en 1919, accroché à la modernité du Nouveau Roman. Dans sa vie de quasi-ermite, on l'aurait cru issu du XIX^e siècle.

Son ami Samuel Beckett affirmait: «*Robert Pinget, c'est de l'orfèvrerie.*» Entre eux: peu de liens de parenté littéraire, plutôt un respect mutuel. Quoique le génial Beckett lui porta ombrage, bien entendu.

«*Je n'ai absolument rien à dire. Toute ma vie a passé dans mes livres*», affirmait Pinget. Pas trop vendeur, comme dis-

cours. Mais il n'avait pas la tête à vendre, justement, laissait la partie mercantile à l'éditeur.

Jamais le discret Pinget n'aurait supporté la déferlante des détails intimes que les médias réclament aujourd'hui d'un auteur pour assaisonner la promotion de son œuvre, en un grand bal de télé-réalité. Il entrait en lui-même, écrivait dans la tour qu'il s'était fait construire en pleine campagne de Touraine des phrases souvent sublimes: «*Un seul mot qui fasse tout revivre mais en garder le secret.*»

Sur les planches, l'écrivain en fin de parcours était incarné par Paul Savoie. Son type de sensibilité rappelle celle de Jeremy Irons au cinéma: une brisure dans l'œil, une fragilité, une mélancolie contagieuse. Savoie sait habiter ces zones liquides là. Un autre interprète y eût mis trop de lourdeur.

Des livres posés ça et là. Par terre souvent. En vrac. Ce vieil écrivain est à son bureau devant la page blanche qui se défile, car sa mémoire flanche. Aussi un jeune neveu, dont la présence donne envie au créateur malade et acariâtre de «*s'ancrer dans le temps neuf*»,

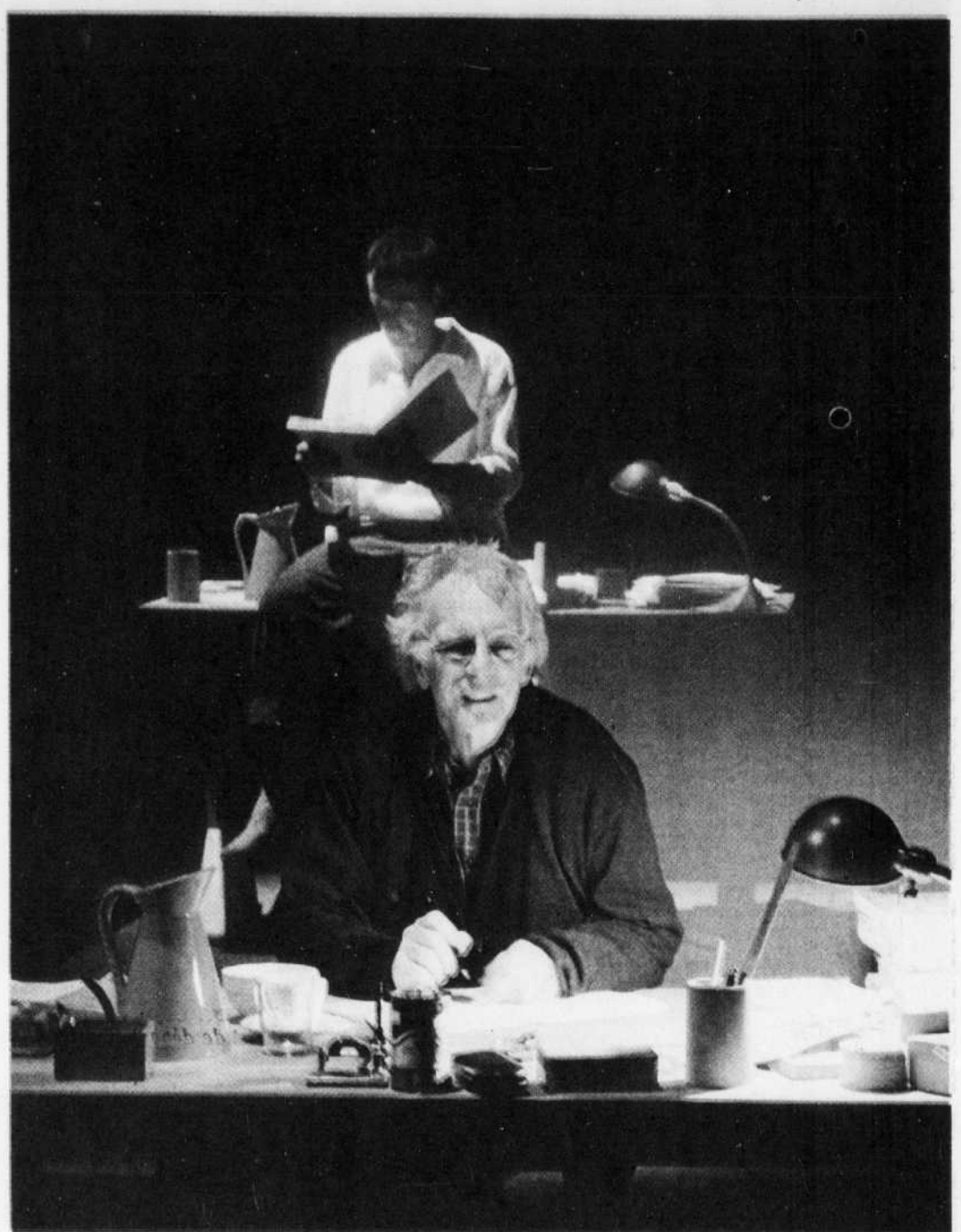
tentative de saisir l'instant, de faire taire ses fantômes, à l'heure où la vie lui file entre les doigts. Mais le pourra-t-il vraiment?

Derrière un paravent, des ombres d'autrefois et des silhouettes du présent: une servante, un jardinier, un enfant, venus le hanter et alimenter son imagination. La mise en scène de Jean-Marie Papapietro est épurée. Le texte aussi, au douloureux comique grinçant, avec un départ trop décousu, puis ce dialogue lumineux. Rien de bavard, peu de notes à la partition. Pinget et son double au théâtre ont quelque chose à voir avec l'image d'Épinal de l'écrivain pur.

Plus je voyais le personnage du vieil auteur émailler ses propos de citations latines, répéter les paroles des grands poètes de jadis pour s'endormir, dialoguer la nuit avec ses morts, plus une époque révolue, plus cultivée, plus secrète, moins tapageuse que la nôtre, se dessinait en filigrane. Une autre ère géologique sans doute, dont les derniers témoins disparaissent peu à peu. A moins qu'ils n'aient déjà tiré leur révérence, comme Pinget.

Vrai recul dans un temps pas si lointain, que ce face à face, lui assis, le public aussi, à des années-lumière pourtant. D'où l'envie de saluer au passage cette silhouette voûtée, pour l'élégance, l'ascèse, les valeurs abolies, si loin de nos courses folles. Non par nostalgie, plutôt par référence. Pour la mémoire, en somme.

L'espèce écrivaine ne se perd pas, elle évolue. Des millions d'ouvrages s'aligneront au Salon du livre de Québec en fin de semaine. Il aura bien



Paul Savoie dans *Théo ou le temps neuf* de Robert Pinget, à l'Usine C

SOURCE USINE C



le Théâtre
du Trident

LE THÉÂTRE DE LA CAPITALE

Du 21 avril au 16 mai 2009

LA NUIT DE VALOGNES

Texte **Éric-Emmanuel Schmitt**
Mise en scène **Martin Genest**

FAITES VITE, LES BILLETS
S'ENVOLENT RAPIDEMENT.

Distribution **Véronique Aubut,**

Guillaume Boisbriand, Lise Castonguay,

Pierre-Yves Charbonneau, Jacques-Henri Gagnon,

Marie-Ginette Guay, Linda Laplante, Valérie Laroche,

Paule Savard et Alexandrine Warren

Concepteurs **Jean Hazel, Julie Morel, Caroline Ross,**

Stéphane Caron et Èlène Pearson

418 643-8131

letrident.com

Direction artistique **Gill Champagne**

Coopérateur Québec

Coopérateur Québec

Coopérateur Québec

Coopérateur Québec



fallu en amont des gens de silence pour les écrire, les ratuler, loin du tapage, comme hier. Mais la figure du vieil érudit reclus, secret, qui refuse d'étaler ses tripes ailleurs qu'en littérature, n'est plus dans l'air du temps. Ducharme se garde à l'ombre, Jacques Poulin aussi. Dans l'ensemble, la lumière attire les papillons. Normal!

Théo ou le temps neuf éveillait mes propres mélancolies. En fin de semaine dernière, pour une histoire de succession, j'ai fait visiter à un libraire la bibliothèque de mon père, avec plusieurs livres en latin, des écrits de saint Thomas d'Aquin, entre autres, venus

d'un autre âge. Que valent au juste des œuvres en latin aujourd'hui, surtout celles de saint Thomas? Pas grand-chose, il faut croire. Mais je songeais à ces vies d'étude consacrées à des philosophes démodés, réduites désormais en tant d'ouvrages à brader, inutiles, non désirés, destinés à pourrir allez savoir

où. Et le vieil écrivain latiniste de la pièce faisait une sorte d'écho à ces trajectoires balayées, renvoyées aux oubliettes. On essaie de secouer le malaise que procurent ces richesses perdues. Le temps nous presse. Le temps oublie.

otremblay@ledevoir.com

Un char, c'est comme un album de souvenirs....

TEXTE ET MISE EN SCÈNE STÉPHAN ALLARD / MARIE-JOSÉE BASTIEN

AVEC STÉPHAN ALLARD / MARIE-JOSÉE BASTIEN / LUC SENAY

COLLABORATEURS JOMAS DEROFF-BOUCHARD / ROMAIN FABRE / THOMAS GODEFROID

/ JEAN-FRANÇOIS PEDRO / COLETTE DROUIN / LYNE THERIAULT

PRODUCTION NOUVEAU THÉÂTRE EXPERIMENTAL www.n.te.qc.ca

TRANSCANADIENNE, P.Q.

le nouveau théâtre
NTE
expérimental

- DU 5 AU 23 MAI 2009 À 20H À ESPACE LIBRE -



espace
LIBRE 1945 Fullum, métro Frontenac
Réservations : (514) 521-4191

LE DEVOIR

ESPACE GO

2008 / 2009
L'ART DE LA
DIFFÉRENCE



La talentueuse auteure a signé ici ce qui est peut-être sa pièce la plus ambitieuse à ce jour. Le miroir que tend *Les Pieds des anges* à notre époque est peut-être surchargé, brûlé, mais est incontestablement traversé d'éclats brillants, avoués.

Marie Labrecque, *Le Devoir*

C'est très riche. C'est un peu comme la vie, c'est touffu. Il y a toujours dans cette écriture-là un humour, une autodérision. C'est tellement brillant. Tout ce temps, les comédiens sont vraiment impeccables. Ça vaut vraiment le détour.

Catherine Perrin, *C'est bien meilleur le matin, Radio-Canada*

Élégant comme l'écriture d'Evelyne de la Chenelière. Ça doit être très fort, pour que le hercémien, tout me reverse, la beauté de la mise en scène, le travail de cette auteure-là, les actrices. C'est un spectacle d'un goût exquis, c'est bon pour l'intelligence, c'est bon pour la sensibilité. Faut y aller.

Louise Forester et Dany Lafarrière, *Je l'ai vu à la radio, Radio-Canada*

Un spectacle qui déborde de partout. [...] Les pieds des anges est un spectacle tout plein de failles, qui gagnerait certes à être dégrasé, c'est aussi l'une des choses les plus brillantes que j'ai vues cette saison.

Sylvie St-Jacques, *La Presse*

Le texte touffu et tissé serré d'Evelyne de la Chenelière donne l'occasion à Alice Ronfard de créer un spectacle dense, débordant de clichés d'air inspirés et pertinents. Sophie Cadeux impressionne en campant une Marie certes névrosée, mais touchante. Malgré ses défauts, il s'agit là d'un spectacle d'une grande intelligence.

Alexandre Vignault, *La Presse*

The first hour of this 90-minute piece directed by Alice Ronfard is pure magic. Divinely minimalist set, by Gabriel Tsampaleros. [...] A graceful touch that sets the tone for a remarkable production with an excellent cast. Bravo!

Pat Donnelly, *The Gazette*

Une œuvre riche et belle, on assiste à une rencontre de grands esprits. Une mise en scène intelligente et cohérente qui déplace constamment notre regard, pour mieux voir et ne rien perdre. Mais pour savourer vraiment tous les possibles de cette œuvre fascinante, il faut courir à l'Espace Go.

Philippe Couture, *VOIR*

L'écriture d'Evelyne de la Chenelière est vraiment majestueuse. Les acteurs dédient très bien ce texte. C'est très riche et très divertissant. Je suis sortie de là, ravie, emballée.

Mélanye Boissonnault, *Désautels, Radio-Canada*

DU 31 MARS AU 25 AVRIL 2009

ET ENRICA BOUCHER + MIREILLE DEYGLUN + DIANE LAVALLÉE

HUBERT PROULX + ANDRÉ ROBITAILLE + ISABELLE ROY

MANI SOLEYMANLOU + ERWIN WECHÉ

ASSISTANT À LA MISE EN SCÈNE ET À LA RÉALISATION: CYRIL PÉRON, GABRIEL TSAMPALEROS, CRYSTINE MARYSE BISHVENNO

LUMIÈRES: CAROLINE ROSS, MUSIQUE: SIMON CARPENTIER, MAQUILLAGE: VIVIAN LABELLE

MAQUILLAGE: ANNE-SÈVE PELLETIER, COSTUMES: MATHYRON TESSIER

THÉÂTRE ESPACE GO

400, RUE SAINT-JACQUES, MONTRÉAL, 514 945-8000, ESPACEGO.COM | 416 593 514 990-1245, ADMISSION.COM

Coopérateur Québec

Coopérateur Québec

Coopérateur Québec

Coopérateur Québec

CULTURE

THÉÂTRE

Ex Machina 101

Marie Michaud, la complice de Robert Lepage, raconte comment s'est construit (et se construit encore!) *Le Dragon bleu*

MICHEL BÉLAIR

La scène est saisissante. Elle, menue, toute petite devant le très haut mur de brique au fond du hall du TNM; la femme minuscule raconte le gigantisme des méandres et des transformations sans fin de cette immense machine qu'est un spectacle de Robert Lepage.

Ce *Dragon bleu*, qui s'amène au TNM venant de Québec et d'Ottawa avant d'aller s'installer à Berkeley en juin, a déjà beaucoup de vie derrière lui, faut-il s'en étonner. Il a d'abord connu quelques «répétitions en public», à Québec et ailleurs, avant de se pointer à Châlons-en-Champagne tout à coup éclaté, transformé du tout au tout, on verra pourquoi. Depuis, déjà, on a donné quelque 75 représentations — dont une bonne trentaine en anglais à Los Angeles et à Ottawa — de ce spectacle mais jamais tout à fait les mêmes. Surtout pas.

Marie Michaud, qui était de l'équipe des six «auteurs» de la mythique *Trilogie des dragons*, fait partie depuis ses tout débuts de l'aventure du *Dragon bleu*, le quatrième dompté par Ex Machina. Elle nous raconte avec passion les mues les plus marquantes du grand serpent ailé...

Le feu aux poudres

La comédienne dit d'abord prendre l'appellation «auteur» avec beaucoup d'humilité. «Le texte, c'est souvent ce qui arrive en dernier quand on travaille avec Robert [Lepage, bien sûr]. Tout le spectacle se construit en impro à partir d'une situation donnée qui évolue constamment et, peu à peu, les intrigues se précisent et les personnages s'affinent. Ici, c'est l'histoire de Pierre Lamontagne que Robert voulait voir se préciser... Ce qui se produit encore, toujours un peu plus à chaque représentation... Dans ce genre de contexte, la première du spectacle n'est qu'une étape de travail un peu plus marquée que les autres. On n'a, par

exemple, publié le texte de la Trilogie qu'une fois qu'il était «stabilisé»... Après la 400^e représentation.» Comme le théâtre est un art éphémère, par définition, pourquoi se gêner!

Elle racontera aussi que travailler selon la méthode Lepage, c'est «écrire des images scéniques et des situations dramatiques tout autant que des répliques». «Il y a toujours trop de texte, poursuit-elle; le filtrage s'amorce déjà avec les premières répétitions et il se poursuit même une fois le spectacle en tournée un peu partout. Parfois, il faut même laisser tomber des trucs intéressants parce qu'ils s'intègrent mal à l'ensemble... C'est un peu fou, oui! dit-elle en éclatant de rire. Ce n'est jamais tout à fait pareil! Disons que l'on travaille à partir d'un immense chaos qui s'organise peu à peu à mesure que l'on s'y enfonce...» Mais Marie Michaud tient à souligner à quel point Lepage, Tai Wei Foo — le troisième élément de cette étrange relation tout au cœur de la pièce — et toute l'équipe vivent plutôt bien avec la mixture actuelle qui compose *Le Dragon bleu* qui s'amène chez nous.

«C'est un dragon stable, dans le sens où il bouge de moins en moins en brûlant de plus en plus de tous ses feux. C'est un dragon d'hiver; il entretient les passions, les illusions et les rêves. Ses flammes sont de celles qui mettent le feu aux poudres... Le spectateur sentira dès le départ que l'on est avant que tout éclate; sur le bord d'un grand bouleversement, comme la Chine où vit Pierre Lamontagne, en perte de repères. Déstabilisé, mis en danger...»

Tintin!

Cette mise en danger, ce presque éclatement, toute l'équipe du *Dragon bleu* l'a vécue de façon concrète alors même que le spectacle semblait prêt à prendre le vent et à tourner d'une scène d'escalade à l'autre à travers la planète tout entière pendant des années et

des années, amen. Comme le raconte Marie Michaud, il y a eu un «bogue majeur»: il a fallu, en s'installant à Châlons, reprendre le spectacle à la case départ...

«Dans la première mouture, Pierre Lamontagne rencontra une Chine largement inspirée de Tintin et le Lotus bleu. Telle ment que l'écriture scénique du spectacle était construite sur des cases se référant assez directement à celles de la bande dessinée d'Hergé, avec certaines images aussi, plus précises. Mais la fondation Moulinsart nous a refusé la permission d'utiliser des éléments de l'histoire d'Hergé. C'était la catastrophe! Au moment où l'on se préparait à partir pour une série de 12 représentations en Europe! Il fallait, pour respecter nos contrats, tout remettre en question, aller vers autre chose... et Robert a décidé de tout refaire en enlevant la moindre référence à Tintin. Il a fallu tout changer: la scénographie, l'éclairage, l'histoire des personnages aussi et le texte en dernier... Avant la première à Châlons, la générale technique a duré plus de 13 heures! Mais on y est arrivé! Ce fut une sorte de re-point de départ à partir du chaos; le chaos comme prémisses du spectacle plutôt!»

Dans ce cas précis, le fait d'avoir l'habitude de changer constamment des éléments du spectacle a permis à l'équipe tout entière, comédiens, concepteurs, artisans et techniciens, d'accoucher d'un bébé encore plus neuf. Beaucoup de choses ont changé. Au début, il n'y avait que deux personnages. Puis Claire, l'amie de Lamontagne, est devenue une ex venant en Chine pour adopter un enfant. Puis est apparu le troisième personnage, celui de l'artiste en arts visuels joué par Tai Wei Foo. Puis est venue la tension sexuelle entre les membres du trio... Et tout cela s'est fait, comme le dit Marie Michaud, «dans l'implication totale, la confiance et la complicité».



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Marie Michaud, qui était de l'équipe des six «auteurs» de la mythique *Trilogie des dragons*, fait partie depuis ses tout débuts de l'aventure du *Dragon bleu*, le quatrième dompté par Ex Machina.

«C'est énorme, c'est sûr, risqué. Mais tellement stimulant aussi, motivant. On fait un théâtre exigeant, qui bouge constamment. Avec cette impression toujours

d'être en train de mûrir...» Rien qu'à l'entendre, on a le goût d'y être déjà!

Le Devoir

LE DRAGON BLEU

De et avec Robert Lepage, Marie Michaud, Tai Wei Foo et toute l'équipe d'Ex Machina. À l'affiche du TNM jusqu'au 29 mai.

LEBEAU

... UN MOMENT DE PURE ÉMOTION QUI DÉFIE LA CRITIQUE.

LA PROVENCE

UNE PIÈCE SOBRE, JUSTE ET ÉMOUVANTE

LA VIE

TÉLÉRAMA

FORT ET DENSE

LES INROUPTIBLES

UNE ŒUVRE GRAVE ET PIGNONNANTE

LA RÉPUBLIQUE DU CENTRE

UNE ODE À LA DIGNITÉ RETROUVÉE, ET À LA RESPONSABILITÉ.

LEDDFR

DU 31 MARS AU 25 AVRIL 2009
AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

3000, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL, H2Z 2M2 MÉTRIC SHEERBOOKS
T: 514 282 3900
WWW.THEATREDAUJOURD'HUI.QC.CA

PRÉSENTÉ EN PARTENARIAT AVEC AMNISTIE INTERNATIONALE.

LE BRUIT DES OS
QUI CRAQUENTSUZANNE
LEBEAU

TEXTE SUZANNE LEBEAU + MISE EN SCÈNE GERVAIS GAUDREUILT + AVEC EMILIE DIONNE, SÉBASTIEN RENÉ ET LISE ROY + ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE STÉPHANIE CAPISTRAN-LALONDE + SCÉNOGRAPHIE STÉPHANE LONGPRÉ + COSTUMES LINDA BRUNELLE + LUMIÈRE DOMINIQUE GAGNON + ENVIRONNEMENT SONORE NANCY TOBIN + MAQUILLAGES FRANÇOIS CYR + COIFFURES ANIM GÉNÈREUX + RÉGIE GÉNÉRALE, SON ET PROJECTIONS ÉRIC GENDRON OU RÉGIS GUYONNET RÉGIE DES ÉCLAIRAGES RÉGIS GUYONNET OU DOMINIQUE GAGNON + + + + + UNE CRÉATION DE LA COMPAGNIE DE THÉÂTRE LE CARROUSEL ET DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, EN RESIDENCE AU THÉÂTRE DE LA VILLE À LONGUEUIL, EN COPRODUCTION AVEC LE THÉÂTRE JEAN VILAR DE VITRY-SUR-SEINE ET LA FÉDÉRATION D'ASSOCIATIONS DE THÉÂTRE POPULAIRE (FRANCE) + + + + + AVEC L'AIDE À LA CRÉATION DU CENTRE NATIONAL DU THÉÂTRE ET LE SOUTIEN À L'AUTEUR DE LA SACD (FRANCE) + + + + + PHOTO LARA ROSENOFF + DESIGN GRAPHIQUE 1PCA

le Carrousel | SACD | 1PCA | FÉDÉRATION D'ASSOCIATIONS DE THÉÂTRE POPULAIRE (FRANCE) | AMNISTIE INTERNATIONALE

PARTENAIRES DE SAISON

Hydro Québec | LE DEVOIR | SOCIÉTÉ D'OPÉRA

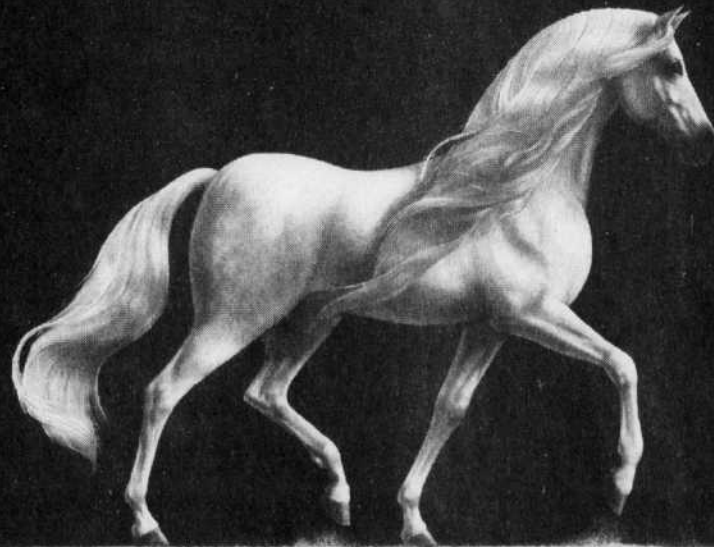
SAISON 2009-2010 EN LIGNE. ABONNEZ-VOUS!
WWW.THEATREDAUJOURD'HUI.QC.CA/ABONNEMENTS

Cavalía

DÈS MARDI

« LE MEILLEUR SPECTACLE QUE J'AIÉ JAMAIS VU! »

CNN, Larry King



SUPPLÉMENTAIRES AJOUTÉES

SOUS LE GRAND CHAPITEAU BLANC | 1 866 999-8111
Angle Métropolitain et Décarie | www.cavalía.net

CHEVAL BLANC
BIEN SUR LE LIEN | BIEN SUR LES LIENSSmartCentres
CENTRES D'ACHATS

FTA.QC.CA
FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES
20 MAI AU 6 JUIN 2009 514-844-3822



CULTURE



Robert Lepage / Sylvie Guillem / Russell Maliphant >
Sasha Waltz > Jan Fabre > Pippo Delbono >
Denis Marleau > Alvis Hermanis > Brigitte Haentjens >
Sylvain Emard > Guillermo Calderón > Benoit Lachambre
et plusieurs autres!

DISQUE

Lhasa sans fard

Le troisième disque de la Québéco-Américano-Mexicaine sort du processus habituel d'enregistrement

GUILLAUME
BOURGAULT-CÔTÉ

Adolescente, Lhasa a fait un séjour de deux semaines en camping près de San Francisco. Un projet scolaire environnemental. Deux semaines à se laver dans une rivière, à traîner bouffe et vêtements sur son dos, à se gorger de soleil. Et surtout à vivre sans miroir.

Le seul reflet qu'elle eut d'elle-même durant ce séjour, c'était celui renvoyé par le regard de ses amis. Bref: la liberté. «*Mais quand je suis rentrée en ville et que je me suis vue dans une glace, j'ai été choquée, dit-elle: j'avais l'air d'une vagabonde. Pourtant, je me sentais intérieurement super belle.*»

Mardi matin dans un café du Mile-End, soleil sur fond d'air froid, les cheveux courts mais toujours ce même sourire un brin timide sous des pommettes saillantes. Lhasa parle aventure-nature pour faire image: «*Il y a des façons de créer et d'enregistrer de la musique qui*

te ramènent plus vers l'intérieur, explique-t-elle. Si tu évites les miroirs, tu ne remarques plus les petits défauts au coin de tes yeux. Ça permet de t'attarder à la beauté générale des choses, à la force de l'ensemble, à ce que tu ressens en dedans.»

C'est ce que la douce Québéco-Américano-Mexicaine a fait au moment de graver son troisième album, un disque portant son nom et qui sort mardi. Concrètement? Elle a tout enregistré sur ruban analogique.

Comme dans le temps

Le studio où elle travaillait n'avait pas d'ordinateur. Toutes les pièces ont été jouées live, sans fard et sans retouche. L'instant présent comme leitmotiv, l'instinct comme guide.

Les défauts? On s'en accommode. Le mixage? On le fait manuellement, en direct, comme si on s'occupait de la sono d'un spectacle. «*Voilà, moi, j'avais envie de chanter avec mes musiciens, de sentir la musique, de sortir du processus habituel*

d'enregistrement où il règne une mentalité de perfection que je n'aime pas.»

Alors pas de clic métronomique, pas de guide dans les écouteurs, pas d'invités qui ne viennent au studio que pour trois mesures, Lhasa a tout enregistré en temps réel, avec des musiciens «réels», dans une ambiance réelle, à Montréal. «*Il doit y avoir 10 retouches au maximum sur tout l'album*», dit-elle. Si la piste était bonne, Lhasa-la-réalisateurice (aussi arrangeuse officielle) gardait tout intégralement. Sinon, elle coupait et réenregistrait sur le même bout de ruban.

En résulte un album très texturé, tout en nuances et en subtilités, disque au grain chaleureux qui permet à Lhasa de dévoiler plus d'elle qu'elle ne l'avait fait en 12 ans de carrière. Exclusivement en anglais — sa langue maternelle —, les chansons révèlent les racines américaines de la chanteuse-bourlingueuse. Tom Waits en sourdine ici, du country par-là,



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le dernier disque de Lhasa en est un très texturé, tout en nuances et en subtilités, qui permet à la chanteuse de dévoiler plus d'elle qu'elle ne l'avait fait en 12 ans de carrière.

un peu de folk ailleurs. C'est délicat, manière Lhasa, une tristesse ambiante traversée d'éclat de lumière.

Un disque sans fard, vrai-

ment: en le comparant avec *La Llorona*, son premier album (vendu à plus d'un demi-million d'exemplaires à travers le monde), on trouve sur

Lhasa une Lhasa sortie de son personnage initial. Le chant est plus haut (plus près, dit-elle, de sa voix naturelle), mais il est surtout moins dramatique, tout en retenue.

«*Quand j'ai débuté, j'avais 20-25 ans et j'étais introvertie, raconte Lhasa. J'ai commencé à chanter en espagnol et c'est comme si un lion était sorti. Et puis je chantais dans les bars, il fallait capter l'attention des gens, leur en mettre plein la gueule. Après, en tournée, je n'avais plus besoin de crier, mais bon, je le faisais encore... Il a fallu prendre le temps de m'adapter à cette nouvelle réalité, à mes envies. Et aujourd'hui, j'ai l'impression que la musique que je veux faire, plus on la retient, plus elle s'ouvre et se déploie. Si on force, ça se ferme.*»

Aux éclats de voix et aux gestes théâtraux, Lhasa préfère aujourd'hui la sensibilité. Elle évoque un spectacle qui l'a marquée en ce sens: l'oudiste Anouar Brahem, au Festival de jazz de Montréal en 2007. «*Il a pincé une corde et on a senti une vague de sérénité et d'émotion traverser la salle, j'ai vu des gens pleurer plus tard, et pas parce que c'était triste. Mais il nous touchait au cœur.*»

Ainsi Lhasa: pas une once de prétention malgré un total de près de 850 000 albums vendus et une dernière tournée qui l'a menée dans une dizaine de pays sur 200 représentations. On l'avait vue au Grand Rex de Paris, il y a cinq ans, recueillir l'ovation d'un public de 2500 personnes comme s'il s'agissait du salut timide d'un ami. Le fard clinquant de la gloire et des projecteurs, très peu pour elle. Lhasa préfère les rayons de soleil discrets.

Le Devoir

le groupe de **laveillee** présente du 28 avril au 23 mai 2009

Partenaire de saison **Hydro Québec**

Gabriel Arcand et Catherine-Anne Toupin
avec **Rebecca Vachon**

BLACKBIRD

DE
DAVID HARROWER

Mise en scène de **Téo Spychalski**

Traduction de **Étienne Lepage** Décors de **Véronique Bertrand** Lumières de **Mathieu Marcil**

ON JOUE AU [PROSPÉRO] /
mardi au samedi 20 h, mer. 19h
jeudi 2 pour 1

Réservation 514 526-6582
Réseau Admission 514 790-1245 laveillee.qc.ca

LE DEVOIR

MALDOROR PAYSAGE

DU 9 AU 25 AVRIL 2009
DU MARDI AU SAMEDI À 20H
JEUDI 16 AVRIL À 19H SUIVI D'UNE DISCUSSION
LES SAMEDIS 18 ET 25 AVRIL À 15H ET 20H

À ESPACE LIBRE

TEXTE **Lautréamont**
MONTAGE DU TEXTE ET MISE EN SCÈNE
Olivier Kemeid

AVEC **Mathieu Gosselin**
Pierre Limoges
Jean-François Nadeau
Vincent-Guillaume Otis
Elkahna Talbi

COLLABORATEURS
Erwann Bernard
Philippe Brault
Stéphanie Capistran-Lalonde
Simon Cloutier
Romain Fabre
Annie Lalonde
Jonas Veroff Bouchard

PRODUCTION **Trois Tristes Tigres**

1945 FULLUM
METRO Frontenac
www.espacelibre.qc.ca

BILLETTERIE 514-521-4191

PRÉVENTE
DEUX BILLETS POUR 32\$
(SOUS CERTAINES CONDITIONS)
ÉTUDIANT 19\$ / RÉGULIER 25\$
ÉQUITABLE (ET ENTHOUSIASTE) 55\$

Trois Tristes Tigres est subventionné par le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts du Canada et le Conseil des arts de Montréal.

LE THÉÂTRE DE FORTUNE
EN COPRODUCTION AVEC L'USINE C PRÉSENTE

THÉO OU LE TEMPS NEUF

de **Robert Pinget**
(ÉDITIONS DE MINUIT)

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE
Jean-Marie Papapietro

AVEC **Roch Aubert/ Claire Gagnon/**
Christophe Rabin/ Paul Savoie

ET LA COLLABORATION DE
Romain Fabre/ Alain Palletier/ Benoît Rolland/ Martin Sirois

14 au 25 avril 2009
à 19h

USINE C
PRÉSENTE

La parole vivante
d'une des plus grandes voix
de la littérature contemporaine.

« Pinget, c'est de l'orfèvrerie »
Samuel Beckett

L'INVISIBLE

TEXTE, MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION
Marie Brassard

SON ET MUSIQUE LIVE
Alexander MacSween

LUMIÈRES, SON ET MUSIQUE LIVE
Mikko Hynninen

29 avril au 2 mai 09
4 SOIRS SEULEMENT!

« Marie Brassard est une ensorcelée. Elle envoûte au premier regard, au premier mot. Sa voix posée, douce nous hypnotise. Ses histoires nous soulèvent. Quel charme! On la suivrait n'importe où. »
- Ici, Montréal

billetterie 514 521-4493 | admission 514 790-1245 | www.admission.com
Pour en savoir plus www.USINE-C.com

L'Usine C remercie ses partenaires ainsi que la Fondation Imperial Tobacco et Gaz Métro pour leur don.

L'Usine C remercie tout spécialement

CULTURE

MUSIQUE

Retour vers le futur

Avec son douzième album, Depeche Mode semble avoir trouvé la voix de la pérennité

FABIEN DEGLISE

Il n'y a pas d'âge pour être «agace». Le trio britannique Depeche Mode vient d'ailleurs d'en faire une belle démonstration depuis six mois en prévision du lancement, la semaine prochaine, à l'échelle planétaire, de son douzième album, intitulé *Sounds of the Universe* (EMI).

Tout a commencé le 31 octobre dernier. La formation de Basildon — ça, c'est dans le comté d'Essex, en Grande-Bretagne! — s'est mise alors à distiller sur le Web une série de petites vidéos montrant Martin Gore, Dave Gahan et Andy Fletcher dans leur zone de création et d'enregistrement. Avec ici un commentaire sur une des compositions et là une mélodie ou une ligne de synthé vachement accrocheuse d'à peine 15 secondes. Torture, vous avez dit? Torture...

Et puis, fin février, le groupe trentenaire pour trentenaires nostalgiques a fait monter la pression d'un cran. Comment? En livrant à la face du monde les 3 minutes 25 de *Wrong*, le morceau-titre de leur dernière création, appuyé encore une fois par une autre vidéo de circonstance. L'esprit des temps

lointains était bel et bien là avec en plus ce petit on-ne-sait-quoi de magique laissant présager que DM (pour les intimes) est toujours capable de respirer l'air du temps, après toutes ces années. Mais n'était-ce là qu'un autre subterfuge de petite allumeuse en mal d'attention?

C'est en tout cas lundi en Europe et mardi matin en Amérique du Nord que le jugement des fans devrait normalement tomber, avec le lancement officiel de cet album très attendu par les représentants de la génération *Passe-partout*, qui avaient un petit penchant pour le côté sombre de la force musicale de leur adolescence. Et cette fois, ils ne devraient pas être déçus.

Une électro-pop ténébreuse

C'est qu'après deux tentatives de retour plutôt mitigées dans les dernières années — il est question ici du *Playing the Angel* de 2005 ou encore du *Exciter* de 2001 —, Depeche Mode n'est visiblement plus en train de chercher, comme d'autres formations de son époque, la clef de la pérennité. Le groupe l'a trouvée en renouant ici avec une électro-pop ténébreuse des belles années

de *Violator*, mais aussi avec les tonalités de ses grands succès d'antan, *Master and Servant*, *Shake the Disease* et surtout le nécessaire *Enjoy the Silence*. Le tout sans trop s'embourber dans l'instrumentation temporairement marquée de ces illustres compositions.

Le retour vers le futur a donc bien été négocié, avec pourtant dans le rôle du producteur Ben Hillier, qui avait piloté le désormais avant-dernier «long jeu», «Normalement, Depeche Mode ne fait pas appel à la même personne deux fois de suite avec nous. Ben s'est montré très directif sur cet album. Nous avons enregistré plus de chansons que d'habitude et sa présence était vraiment nécessaire.»

Coup de chance ou coup de génie, la chimie à cette fois bien fonctionné. Et elle se savoure en 13 compositions aux mélodies mélancoliques qui s'accrochent à des percussions atonales sublimes, mais surtout à des lignes de guitares saturées, sources d'inspiration du compo-

siteur Martin Gore. «Il avait cette nouvelle obsession, résume Fletcher, et a choisi des synthétiseurs analogiques et des pédales de distorsion pour les guitares. Cela donne un album plus électro, en tout cas plus électro que *Playing the Angel*.»

Plus électro, oui, mais aussi plus proche des univers gothiques des années 80 et 90 qui ont donné de l'ampleur et de l'envergure à ces chants de la musique synthétique, la lourdeur des *Songs of the Faith and Devotion* en moins. C'était en 1993, on s'en souvient. Martin Gore filait alors un mauvais coton et sombrait, lentement mais sûrement, dans l'enfer de la drogue et du sexe facile. Après la pause — et surtout après un programme de désintox l'ont aidé à s'en sortir et à trouver cette voix qui cherche désormais à canaliser les sons de l'univers, «channeling the universe that's focusing itself inside of me / the singularity», entend-on dans *Little Soul*.

L'esprit y est moins torturé, mais toujours aussi introspectif, comme en témoigne une autre composition, *Fragile Tension*, qui vient lever le voile sur l'inconnu: «There's something mys-



SOURCE EMI MUSIC

Le trio britannique Depeche Mode renoue avec une électro-pop ténébreuse des belles années de *Violator*.

tical in our genes», écrit Gore, 47 ans. Sérieusement.

«Je suis un peu plus branché sur ma spiritualité, resumait l'auteur de ses paroles, il y a quelques jours, dans les pages du *Los Angeles Times*. Je me sens plus en contact avec mes émotions. Le grand changement dans ma vie,

c'est que j'ai arrêté de boire il y a trois ans. Je suis une personne différente qui donne une autre atmosphère au groupe. C'est pour cela que nous avons l'air plus joyeux aujourd'hui.» Et, bien sûr, tout ça finit par se faire entendre.

Le Devoir

My name is
Jean-Paul
de Jean-Paul Daoust

Du 16 avril
au 9 mai 2009
Billetterie:
514-282-3900

Mise en scène: André Perrier
avec: Marie-Josée Gauthier, Marcel Pomeroy,
Paul-Antoine Taillefer et Harry Standjofski

**JE NE PENSAIS PAS
QUE CE SERAIT
SUCRÉ**

Mise en scène
de Patrick Quintal

Coproduit par:
www.doublesigne.ca
LA RUBRIQUE
www.theatreiarubrique.com

Distribution:
Lysanne Gallant
Benoît Lagrandeur
Guylaine Rivard
Marianne Roy

Texte de
Catherine Cyr

«Ce texte drôle et touchant, sucré et salé, porte la marque d'une vraie auteure, une oeuvre qui nous propose un univers en soi, avec un regard original, un ton unique.»

Luc Boulanger, *Le Devoir*

Scénographie: Serge Lapiere - Costumes: Hélène Soucy
Musique Originale: Jacques Jobin - Lumière: Alexandre Nadeau
Conception Vidéo: Anh Minh Truong

Du 31 mars au 18 avril 2009
Du mardi au samedi à 20h, sauf le mercredi
à 19h

ON JOUE AU [PROSPERO]! (1371, rue Ontario Est)

Réseau Admission: 514.790.1245
Billetterie Prospero: 514.526.6582
Information: 819.565.5536

Dans le cadre de
meta/physic

LA PROBLÉMATIQUE DE L'ERREUR Un projet de Line Nault

OP1 Un projet de Cia Phila7

23, 24 et 25 avril 2009 à 19h30
26 avril 2009 à 16h

Danse contemporaine
Tangente

www.tangente.qc.ca
840, rue Cherrier, Montréal
Sherbrooke
Billetterie: 514.525.1500
Réseau Admission: 514.790.1245

Idée originale et direction artistique: LOUI MAUFFETTE
Assistance à la direction artistique: FRANCIS DUCHARME
Amicale collaboration: DOMINIC CHAMPAGNE

PRÉSIDENTS DE JURY: NATHALIE BREUER, PATRICE COQUEREAU, SHAWN COTTON,
FRANÇOIS-XAVIER DUFOUR, FRANCIS DUCHARME, CLARA FUREY, KATHLEEN FORTIN,
EMILIE GILBERT, ANDRÉE LACHAPPELLE, ANTOINE L'ÉCUYER, ROGER LA RUE,
EMILIE PROULX-CLOUTIER, ADÈLE REINHARDT, ISABELLE VINCENT

CONJUGES: Jean Bard, Carole Castonguay, Clara Furey, Geneviève Logozé, Gabriel Pontbriand, Michel Smith
UNE CO-PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS ET DU THÉÂTRE L'VA SANS DRE, EN COLLABORATION AVEC ATTITUDE LOCOMOTIVE

27 avril au 24 mai 2009
514 845-7277

PRÉSENTÉ DANS LE NOUVEAU
THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
100, DES PINS EST

dans les
POÉSIE CARNIVALE
charbons

quatsous.com

**DANSE
DANSE**

**ABONNEZ-VOUS
à la nouvelle saison 2009 2010**

514.842.2112 1.866.842.2112

SPECTACLES DE
DANSE CONTEMPORAINE

Hofesh Shechter Company Royaume-Uni
Sidi Larbi Cherkaoui et les moines
du temples Shaolin Royaume-Uni / Chine
Québec José Navas / Compagnie Flak
Le Carré des Lombes Québec
Québec La Otra Orilla
Grupo Corpo Brésil
Toronto Dance Theatre Canada

DANSEDANSE.NET

Abonnez-vous en ligne. Commandez votre brochure. Visionnez la bande annonce

CULTURE

JAZZ

Le salut de Guilbeault à Mingus

SERGE TRUFFAUT

Reprenre Duke Ellington, comme c'est bien écrit, bien arrangé, ça peut aller même si ce n'est pas évident. Reprenre Thelonious Monk, si on a le sens du contre-pied, de la déstabilisation, le souci de l'originalité, ça peut fonctionner même si ce n'est pas facile. Reprenre Charlie Parker, ça commande une sacré dose de culot, une dose de cheval sauvage. Mais reprenre Charles Mingus...

Reprenre Mingus, le Falstaff du jazz, le grand énérvé, l'ultra de la passion, l'alchimiste des musiques de Stravinski, de Bartók avec le gospel, celui des saints des derniers jours, le blues des champs, le «bi-beaupe» de Bird et des chants d'oiseaux chers à Eric Dolphy, ça exige tout ce qui a été mentionné plus haut avec en sus une observation constante de la ténacité. Bref, en plus d'avoir une maîtrise musicale hors du commun, il faut être un peu fou, un tantinet déjanté. C'est ce qu'est Normand Guilbeault, grand contrebassiste devant l'Éternel, formidable chef de bande, grand défricheur des terres chaotiques.

Trois fois plutôt qu'une

C'est la troisième fois qu'il s'attaque à Mingus. La deuxième

fois pour Ambiances magnétiques, la première ayant été pour Justin Time. Pis? C'est réussi, au-delà, bien au-delà de nos espérances. Et ce, tout d'abord parce qu'il s'est entouré de musiciens aussi redoutables qu'étonnants.

Aujourd'hui comme hier, Jean Derome est à l'alto, aux flûtes et au baryton. En fait, au baryton il est aussi profond que Pepper Adams et aussi fonceur que Hamiet Bluiett. A la trompette, Ivanhoe Jolicœur déploie une chaleur et une sensualité entremêlées des bâillements de crocodile chers aux souffleurs de La Nouvelle-Orléans qui laissent pantois. Tellement que Jolicœur est peut-être bien le grand méconnu du jazz de Montréal, du Québec, du Canada, de ce que vous voulez.

A la clarinette, la normale comme la basse, Mathieu Bélanger s'avère comme toujours la valeur ajoutée à la puissance dix. Il est en tout cas le frère d'armes de David Murray, qui proposa il y a quelques années de cela un album consacré à... Mingus. A la batterie, il y a Claude Lavergne qui pousse les autres et les retient comme et quand il faut, Lavergne qui a juste ce qu'il faut de fougue, d'énergie, d'à-propos, Lavergne qui est maître des ponctuations. Et il y a enfin la grande et splendide surprise.



Le Normand Guilbeault Ensemble: Normand Deveault, Mathieu Bélanger, Normand Guilbeault, Jean Derome, Claude Lavergne et Ivanhoe Jolicœur

Il s'agit de Normand Deveault, pianiste de son état, qui a intégré le groupe de Guilbeault après un très long séjour en Guadeloupe. Deveault a ceci d'extraordinaire qu'il descend en droite ligne de Don Pullen. Et alors? Entre Horace Parlan, Jaki Byard et Pullen, qui tous ont été les pianistes de Mingus, on a toujours eu un faible pour ce dernier parce qu'il n'avait

pas son pareil pour mettre en relief les inclinations que Mingus avaient pour Stravinski et Bartók. C'est pas compliqué, Deveault a ceci d'admirable que, contrairement à bien des pianistes, il dépasse la technique. Comme si celle-ci était loin, très loin derrière.

Pour confectionner cet album enregistré live au Upstairs, Guilbeault a réarrangé six compositions de Mingus: *Passions of a Woman Loved*, *Song with Orange*, *Weird Nightmare*, *Prayer for Passive Resistance*, *Eclipse* et *Sue's Changes*. Sur deux de ces pièces, Karen Young chante avec beaucoup de sensibilité

et de justesse des pièces réputées difficiles.

On l'a souligné, on le répète, le résultat est splendide. Étonnant, captivant. C'est du grand jazz, très grand même. Chapeau!

P.S.: le lancement officiel de l'album se fera au Upstairs les 1^{er} et 2^e mai, les 6 et 7 mai au Largo, à Québec. Le disque sera en magasin le 5 mai. Mais on peut d'ores et déjà l'acheter en allant sur le site d'Ambiances Magnétiques. Le prix? 25 \$.

Sur la couverture du nouveau *JazzTimes*, on peut lire ce titre: «John Zorn Speaks!»

Ouais... le point d'exclamation est plus qu'approprié. Parce que faire parler le génie de la note bleue, c'est entreprendre les travaux d'Hercule. Toujours est-il que Zorn parle, et beaucoup d'ailleurs. Tous les aficionados de Zorn et de son étiquette Tzadik, probablement la plus passionnante de toutes les étiquettes actuelles, seront ravis par ce dialogue. Quoi d'autre? Un long papier a été consacré à Benny Golson, compositeur entre autres d'*Along Came Betty*, cofondateur du Jazztet et qui affiche 80 ans au compteur.

Le Devoir

30 ANS ET MOINS 15\$*

LEMIEUX. PILON
4D ART
NORMAN (HOMMAGE À NORMAN McLAREN)

DE MICHEL LEMIEUX, VICTOR PILON ET PETER TROSTZMER

29 ET 30 AVRIL, À 20H
1, 2 ET 5 AU 9 MAI, À 20H
MATINÉES 2 ET 9 MAI, À 15H

TARIF RÉGULIER Régulier 35\$* *Taxes incluses. Frais de service en sus.

LA SÉRIE CINQUIÈME SALLE

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

La musique d'aujourd'hui dans tous ses éclats

nem 20 ans

Le Nouvel Ensemble Moderne 1989-2009 sous la direction de Lorraine Vaillancourt

17.04.09 Le NEM et la relève autour des classiques
Igor Stravinsky - György Ligeti - Anton Webern - Philippe Leroux

22.04.09 Grand concert anniversaire
Jonathan Harvey (création) - Tristan Murail (création)
Denys Boulliane - Mauricio Kagel

Offre spéciale 20 ans:
2 concerts pour 25 \$

Salle Claude-Champagne - 20 h
220, avenue Vincent-d'Indy, Montréal
(Métro Édouard-Montpetit)
514-343-5636 / info@lenem.ca
www.lenem.ca

Conseil des arts et des lettres Québec, Conseil des Arts du Canada, Canada Council for the Arts, CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL, Université de Montréal, ESPACE MUSIQUE 100.7, LE DEVOIR

23 au 26 avril '09
seconds états généraux de la danse
professionnelle du québec

RAD
REGROUPEMENT QUÉBÉCOIS DE LA DANSE

L'avenir, ça se réfléchit!
information : 514 849-4003
www.quebecdanse.org

Conseil des arts et des lettres Québec, Conseil des Arts du Canada, Canada Council for the Arts, CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL, DESSAU, ALMA DE LA DANSE, CECUP-EST, Régional de DANSE UQAM, CECAC, Les critères financiers dans le secteur des arts, LE DEVOIR

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Le NEM toujours debout!

Il en faut, du cran, pour continuer à y croire, lorsqu'on prêche la parole de la création musicale devant des salles clairsemées. Au seuil de la semaine commémorant le 20^e anniversaire de la création du Nouvel Ensemble moderne, Lorraine Vaillancourt, sa directrice musicale, confie au *Devoir* ses doutes et ses ambitions.

CHRISTOPHE HUSS

Dans *Un parcours contemporain*, ouvrage de dessins, photos et réflexions publié à compte d'auteur par le Nouvel Ensemble moderne, Lorraine Vaillancourt écrit: «La musique d'aujourd'hui se porte bien, elle vit, et aussi abstraite soit-elle, même à l'ère du visuel, elle peut s'imposer, communiquer, soulever l'enthousiasme.»

Cette profession de foi touchante s'apparente tout de même un peu à la méthode Coué, lorsqu'on voit la désolation de ces concerts présentés devant des salles réunissant une centaine d'aficionados.

Qu'est-ce qui fait continuer Lorraine Vaillancourt? Ne doute-t-elle jamais? «Je ne trouve pas cela facile, c'est sûr! avoue-t-elle au *Devoir*. J'ai vraiment eu des moments, surtout cette année, où je me suis posé ces questions-là. Mais l'analyse du problème est complexe.»

Il y a, par exemple, le contexte: «Quand le NEM a commencé ses activités, le paysage était beaucoup plus désert. Il y avait la SMCQ. Maintenant, on dénombre environ trente ensembles ou petits groupes qui jouent de la musique contemporaine. Au début, il y avait un appétit, un désir de voir cette musique-là jouée de manière puissante et il y avait beaucoup de battage autour de la création de cet ensemble. Ensuite, comme tout ce qui est moins nouveau, il faut maintenant le cap et faire sa place. Aujourd'hui même [mercredi, NDLR] j'entends parler d'un forum sur la danse où les participants trouvent que la danse n'est pas très présente dans les médias! Mais la danse contemporaine, on en parle tous les jours! Pour la musique de création, il faut remuer ciel et terre pour arriver à passer un peu le message. Il y a un public, mais il faut aller le chercher. Mais je continue d'y croire, car cette musique est formidable, vivante. Il y a des compositeurs autour de moi; ils ont des choses à dire. Je ne vais pas arrêter.»

Le ghetto

«Oui, on a des mauvais soirs», concède Lorraine Vaillancourt.



«Pour la musique de création, il faut remuer ciel et terre pour arriver à passer un peu le message, dit Lorraine Vaillancourt. Il y a un public, mais il faut aller le chercher.»

Mais elle croit dur comme fer que le public existe. Où le voit-elle? «C'est le public de la musique classique; cela devrait être le même. Mais on ne se fréquente pas; on reste toujours un peu dans notre ghetto. Il nous est très difficile d'entrer dans le vrai circuit. Quand certaines œuvres contemporaines sont jouées par un orchestre symphonique, le public ne quitte pas la salle. Il y a donc des gens intéressés d'entendre autre chose. Mais on ne parvient pas à créer le besoin ou le désir chez le public d'aller vers quelque chose qui sorte du répertoire traditionnel. En fait, nous sommes très en porte-à-faux par rapport à notre siècle. Nous sommes en 2009 et le XX^e siècle est loin d'être absorbé... En somme, on continue d'avancer mais on recule toujours autant!»

Le NEM, comme la quasi-totalité des organismes contemporains, s'est associé au Vivier, regroupement dont l'exigence première est la création d'un lieu spécifique dédié à la création. Lorraine Vaillancourt rappelle que «c'est le NEM qui a commencé cette bataille pour un lieu». C'était le pavillon Mont-Royal, qui était alors visé. Pour la directrice artistique du NEM, il y a une nécessité d'avoir «un lieu plus passant pour qu'on puisse communiquer autrement qu'à travers les concerts: un lieu ouvert où on puisse prendre un café, lire de la documentation, avoir des studios pour les artistes». Il est aussi important de «contrer l'image de non-accessibilité» de la création musicale.

Mais après la lutte pour le pavillon Mont-Royal, elle avoue avoir baissé les bras: «On s'est beaucoup battus, ça n'a pas marché. Le flambeau a donc été repris par d'autres.»

Sur ce plan, le modèle absolu aux yeux de Lorraine Vaillancourt est le Musikgebouw d'Amsterdam, conçu spécifiquement pour la musique de création. «Je ne pense pas que je le verrai ici de mon vivant, mais on peut toujours rêver», laisse-t-elle tomber laconiquement.

Temps

Parmi les caractéristiques du Nouvel Ensemble moderne, il y a le temps consacré à l'apprentissage. Une heure de répétition pour une minute de musique, aimait à résumer la directrice artistique. «Je m'entête à essayer de préserver cela, dit-elle aujourd'hui. Le besoin de se donner le temps de s'approprier les œuvres et de les creuser comme on le fait est fondamental. Quand on travaille Webern ou Ligeti, ce sont des réflexes différents, des conceptions différentes du temps. Si on n'a pas ce temps

de travail, on n'arrive pas à comprendre.» Mais il est devenu plus difficile d'aménager les horaires, puisque de nombreux musiciens du NEM viennent de l'Orchestre métropolitain et que ce dernier est plus sollicité qu'il y a dix ans.

Paradoxalement, la préparation du concert du 20^e anniversaire se passe plutôt dans l'urgence. La nouvelle partition de Denys Bouliane ne sera pas prête à temps. Le NEM reprendra donc *Du fouet et du plaisir*, œuvre commandée en 1996. La partie électronique d'*En moyenne et extrême raison* de Tristan Murail sera découverte par les interprètes en direct lors d'une répétition publique ce samedi à 14h à la chapelle historique du Bon-Pasteur. «Nous avons des périodes de répétition intensives avant mercredi. Habituellement, on a plutôt un temps de repos avant les concerts! Pour ce 20^e anniversaire, je suis donc un peu essoufflé, mais, de manière générale, je continue à faire des lectures plusieurs semaines, voire plusieurs mois,

avant les concerts. Autrement, je pense que j'arrêtera.»

Répertoire

La création d'un véritable répertoire contemporain, par la reprise des plus éminentes œuvres déjà jouées, était l'un des objectifs de Lorraine Vaillancourt et du NEM.

«On peut créer un répertoire à

travers les œuvres, mais aussi à travers les compositeurs. Créer une œuvre de Murail, c'est mettre Murail au répertoire. Il en va de même pour Jonathan Harvey, qui a une longue histoire avec le NEM. Ce sont des signatures très fortes. Lorsque nous avons travaillé à constituer le CD souvenir en début de saison, j'ai entendu dire autour de moi: "Il faut rejouer ça." C'est vrai: dans le feu de l'action, on avance, mais on ne revient pas beaucoup sur nos pas. Nous en sommes là, maintenant. Dès la saison prochaine, je remettrai des œuvres au répertoire. Il faut maintenir l'ouverture sur de nouveaux univers mais, c'est vrai, il faut revenir sur nos traces.»

Le Devoir

LE CONCERT

DES 20 ANS DU NEM

Maurizio Kagel: *Osten et Süden*, extraits des *Cinq pièces pour la rose des vents*.

Jonathan Harvey: *Sringara Chaconne* (création).

Denys Bouliane: *Du fouet et du plaisir*.

Tristan Murail: *En moyenne et extrême raison*, pour instruments et électronique (création).

Salle Claude-Champagne, mercredi 22 avril à 20h. Billets en vente à partir de 19h sur place. Causerie avec Denys Bouliane et Tristan Murail à 18h30.

■ Vient de paraître: *NEM 1989-2009. Un parcours contemporain* (édité par le NEM).



Parmi les caractéristiques du Nouvel Ensemble moderne, il y a le temps consacré à l'apprentissage. Une heure de répétition pour une minute de musique.

L'ORCHESTRE D'HOMMES-ORCHESTRES
JOUÉ À
TOM WAITS
24 et 25 avril, 21 h
À L'USINE C
«[...] une formation de hors-la-loi débridés qu'il faut connaître.»
★★★★ - *Foir-Québec*



WWW.USINE-C.COM
USINE C 1345, avenue Lalonde (Métro Beaudry)
Billetterie 514 521-4493
Admission 514 790-1245



14^e ÉDITION
FESTIVAL
MUSIQUE DE CHAMBRE
MONTREAL
DENIS BROTT : DIRECTEUR ARTISTIQUE

Anton Kuerti
Jean Marchand
André Laplante
Quatuor Guarneri
Rachel Barton Pine
David Jalbert
Florence K • Socalled
Jonathan Crow • Oliver Jones
Quatuor Claudel-Canimex
Ivo Janssen • Torngat
Lara St-John • Nathalie Paulin
Paul Merkelo

DU 1^{er} AU 30 MAI 2009

LE DEVOIR

MUSIQUE. DANSE. THÉÂTRE. FILM ET PLUS
INFO/RÉSERVATIONS : (514) 848.9696 OU (514) 489.3444
reservations@festivalmontreal.org • www.festivalmontreal.org
DU 1^{er} AU 30 MAI 2009

ÉGLISE ST-JAMES / ST-JAMES UNITED CHURCH • 463 SAINTE-CATHERINE OUEST/WEST
LA SÉRIE CHAMBER ROCK / THE CHAMBER ROCK SERIES • LA SALA ROSSA • 4841 BOUL. ST-LAURENT N/ND

Hydro Québec présente
ANNIVERSAIRE DIAMANT 60
Les séries Pro Musica 2008-2009

SÉRIE TOPAZE CINQUIÈME SALLE DE LA PLACE DES ARTS
Dimanche 26 avril 2009, 15 h 30
QUATUOR BOREALIS

PROGRAMME

- BEETHOVEN, Quatuor en sol majeur, op. 18, n° 2
- RESPIGHI, Quatuor à cordes "Doric"
- GRIEG, Quatuor en sol mineur, op. 27

Billets : 30 \$, 15 \$ (étudiants) (taxes et redevance en sus)
En vente à la Place des Arts : 842-2112
Renseignements : Pro Musica, 514-845-0532

Conseil des arts de la ville de Québec
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
nhq communications
LeScène Université
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 966 842 2112

SALON DES COMPOSITEURS I
Vendredi 24 avril - 20 h
Portrait de Martin Arnold

SALON DES COMPOSITEURS II
Samedi 25 avril - 20 h
Avec la pianiste Brigitte Poulin
Oeuvres de Paul Frehner,
Rodney Sharman et Richard Ayres

Studio 12 - Maison de Radio-Canada
1400, boul. René-Lévesque Est
En collaboration avec Espace musique,
la radio musicale de Radio-Canada

Laissez-passer
Réservations 514 845-4046

COMPOSERS' KITCHEN

Samedi 2 mai - 17 h
Concert clôturant l'atelier
Oeuvres de Taylor Brook, Eric Champagne,
Margareta Jeric, Cassandra Miller,
Daniel Brandes et Andrea E. Young.

Chapelle Saint-Louis
de l'église Saint-Jean-Baptiste
4230, rue Drolet - Montréal
En collaboration avec le Centre de musique canadienne

qb quatuor bozzini

www.quatuorbozzini.qc.ca

DE VISU

Espèces en danger

À travers son art figuratif et narratif, Trevor Gould revoit de manière critique les grands récits, scientifiques et culturels, par lesquels l'humain explique le monde

GENERATIONS: MODELS AND DRAWINGS

Trevor Gould
Galerie Lilian Rodriguez
360, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 405, jusqu'au 9 mai

MARIE-ÈVE CHARRON

Retrouver la galerie de personnages et le bestiaire qui habitent les œuvres de Trevor Gould séduit toujours au premier contact. Avec l'exposition *Generations*, l'artiste convie encore à une telle rencontre, ne dérogeant pas de la manière si sensible qu'il a de camper des scènes faites d'aquarelles éloquentes et de sculptures attendrissantes. L'imagerie de Gould n'est pas mièvre pour autant; le mordant, voire l'irrévérence, qui la caractérise est toujours au rendez-vous. Fort heureusement.

Une série d'aquarelles compose *Generations: One Hundred and Fifty Years of Intrigue*, clin d'œil à Darwin et à sa théorie de l'évolution, qui sont célébrés cette année. Douze études montrent un chimpanzé de profil qui profère des mots durs, comme le donnent entre autres à lire les «*Boo!*» et «*Fuck off!*» inscrits fébrilement sur les surfaces de papier. Au bout de la frise qui se découvre de gauche à droite, le singe fait face au spectateur s'exclamant «*Go away!*».

Gould inscrit dans une même histoire des références aux théories de Darwin, celle de l'évolution et celle de la descendance du singe, et les dérives actuelles de l'humain qui, par ses activités, menace certaines espèces animales, le

chimpanzé en l'occurrence. La séquence de dessins suggère une forme de progrès, conception qualitative de la transformation dans le temps à laquelle le modèle scientifique et biologique de Darwin a pu contribuer, mais le sujet représenté la contredit et riposte. Le monde animal que l'humain croyait dominer se retourne contre lui, veut le repousser avant qu'il ne soit trop tard.

Remises en question

À travers son art figuratif et narratif, Gould revoit de manière critique les grands récits, scientifiques et culturels, par lesquels l'humain explique le monde. Il montre les rapports de domination qui y sont sous-jacents et remet en question le point de vue sur les choses qu'ils prescrivent. Aussi, c'est par une mise en forme du regard que Trevor Gould se révèle le plus percutant dans sa pratique.

Dans *Midnight Over the 21th Century* (2009), un ours blanc s'avance sur un appui mural. Il présente un trou sur un de ses flancs, béance qu'il faut apprécier en s'approchant de l'animal et en se penchant légèrement en contre-plongée pour y apercevoir tout au bout, peinte sur le mur derrière, une pleine lune. C'est une fois le nez dans la «blessure» de l'animal, et alors dans une troublante proximité avec son regard, que cette vue devient accessible au spectateur. Sorte d'allégorie, la sculpture met bout à bout une espèce animale mise en péril par la soif de conquête chère à l'humain.

Un autre ours blanc trône dans la galerie. Quelques frag-



Dans *Midnight Over the 21th Century* (2009), un ours blanc s'avance sur un appui mural.

PAUL LITHERLAND

ments de glace évoquent son habitat naturel, lequel toutefois joue dans la sculpture un double rôle. Vu de côté, l'animal se trouve transpercé par la glace, comme si elle coupait sa

chair en deux. L'artiste semble ainsi traduire la menace que représente la fonte des glaces pour la survie des ours polaires. Un malaise surgit, lequel est d'autant plus fort que les

sculptures s'offrent d'abord comme des représentations attendrissantes et bucoliques qui ont pour effet de relâcher la méfiance du spectateur et de le séduire.

Les figures humaines présentes dans l'exposition n'engagent rien de meilleur ou de plus glorieux. Les deux hommes d'*It Feels like History* posent dos à dos avec un air hébété, regardant dans des directions opposées qui désignent peut-être le passé et l'avenir. L'enduit brun qui les recouvre, à la manière d'une couche d'excréments, rajoute à l'impuissance et à l'ignominie de la situation. Nul progrès en jeu ici, mais du surplace, tout au plus.

Une autre série d'aquarelles dans l'exposition évoque une réconciliation possible entre l'humain, la faune et la flore, mais elle reste sibylline quant à sa portée. Il y est encore question d'une lune, ou peut-être encore d'un trou. Récurrentes dans l'exposition, ces composantes ont pour fonction narrative et formelle de tisser la cohérence de l'ensemble, de lier les œuvres entre elles. Avec la finesse d'esprit et le savoir-faire de Trevor Gould, ces détails, et d'autres encore, fondent la justesse de cette exposition qui évite ainsi de verser dans la dénonciation grossière.

Gould inscrit dans une même histoire des références aux théories de Darwin, celle de l'évolution et celle de la descendance du singe, et les dérives actuelles de l'humain qui, par ses activités, menace certaines espèces animales

Collaboratrice du Devoir

AVIS AUX ARTISTES PROFESSIONNELS DES ARTS VISUELS ET DES MÉTIERS D'ART

Concours national d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement

PROJET
Quai #10
de la Promenade Samuel-De Champlain

L'Ordre national du Québec et le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine annoncent la tenue d'un concours national d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement en vue de la création d'une œuvre qui sera installée dans les espaces connus comme le Quai #10 de la Promenade Samuel-De Champlain, et ce, grâce au partenariat de la Commission de la capitale nationale du Québec.

L'Ordre national du Québec, créé en 1984, décerne la plus haute distinction honorifique accordée par le gouvernement du Québec. Cet hommage permet de souligner les réalisations et l'excellence d'hommes et de femmes, personnalités nationales et internationales, qui ont contribué de façon éminente au développement et au rayonnement de la nation québécoise dans tous les secteurs de l'activité humaine. Symboles vivants de notre diversité identitaire, ces personnalités sont le fier reflet de nos valeurs, de nos savoir-faire, de nos ambitions.

L'œuvre sera située à l'extrémité nord-ouest de la Station des Quais de la promenade Samuel-De Champlain. Signalétique, elle développera également le concept de lieu public qui, occasionnellement, deviendra le lieu officiel de visibilité matérielle de l'Ordre national du Québec.

Il s'agira d'une place avec une sculpture monumentale de facture contemporaine. La référence symbolique aux valeurs promues par l'Ordre national: fierté, excellence, puissance, dynamisme, etc. est obligatoire. Nullement anecdotique, ce monument avec ses qualités plastiques et esthétiques doit être une œuvre forte aux possibilités interprétatives généreuses. De plus, la proximité du fleuve Saint-Laurent avec ses dimensions symboliques est très inspirante et l'œuvre doit avoir une relation synergique avec celui-ci.

Le budget alloué à la réalisation de l'œuvre est de 250 000 \$.

Un comité de sélection composé de huit personnes retiendra les candidatures de quatre artistes qui seront invités à présenter une maquette ainsi que des devis techniques, d'entretien et budgétaire précis. Une somme de 4 500 \$ sera accordée à chaque artiste pour l'élaboration de sa proposition.

Conditions d'admission

- Être une artiste professionnelle ou un artiste professionnel au sens de la Loi sur le statut professionnel des artistes des arts visuels, des métiers d'art et de la littérature et sur leurs contrats avec les diffuseurs, ou un groupe de tels artistes;
- Avoir la citoyenneté canadienne ou le statut d'immigrant reçu et résider au Québec depuis au moins un an;
- Soumettre son dossier de candidature au plus tard le 15 mai 2009, le cachet de la poste fera foi de la date d'envoi. Il sera constitué des pièces suivantes:
 - Un curriculum résumé, maximum 1 page,
 - Un dossier visuel et une liste descriptive. Le dossier visuel est constitué d'un cédérom comprenant 10 photos d'œuvres personnelles et d'œuvres publiques récentes,
 - Une lettre d'intérêt pour le concours et les motifs justifiant le dépôt de la candidature.

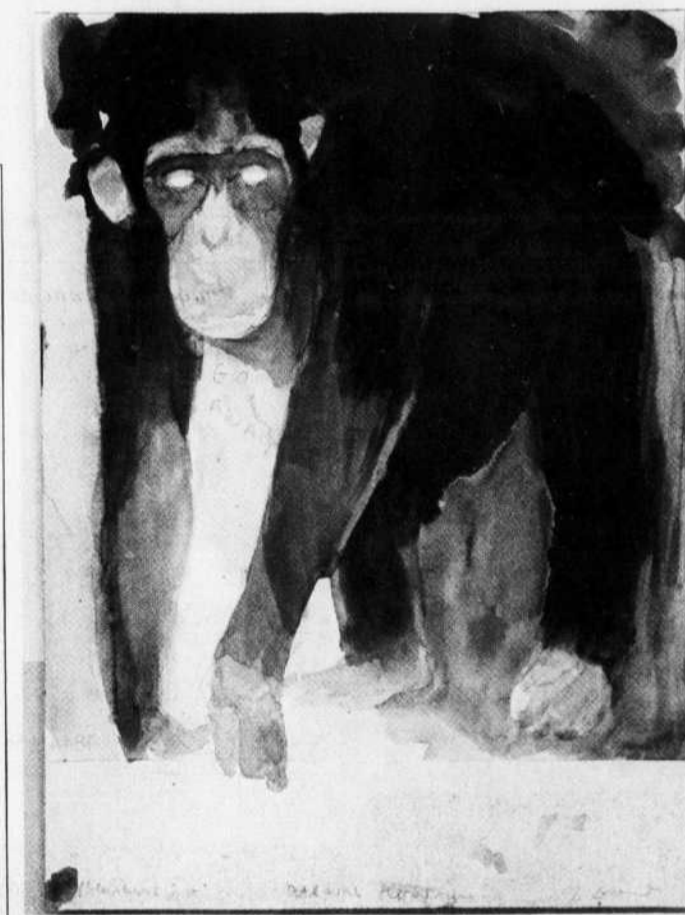
Tout dossier incomplet sera retourné au candidat.

On trouvera les explications relatives au document et au dossier visuel à l'adresse suivante: <http://www.mcccf.gouv.qc.ca/index.php?id=3831>

Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine
Service de l'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement
225, Grande Allée Est, Bloc C, rez-de-chaussée
Québec (Québec) G1R 5G5

Pour renseignements: Francine Paul: 514 873-4699
francine.paul@mcccf.gouv.qc.ca
www.mcccf.gouv.qc.ca

Culture,
Communications et
Condition féminine
Québec



PAUL LITHERLAND

Un chimpanzé de la série *Generations: One Hundred and Fifty Years of Intrigue*, de Trevor Gould

Dernières semaines

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

François Lacasse
25 janvier - 3 mai, 2009

09
Hiver

Claudie Gagnon
Rétrospective co-produite avec Expression
1^{er} février - 26 avril, 2009

Javier Téllez
1^{er} février - 10 mai, 2009

145, rue du Père-Wilfrid-Corbett
Joliette (Québec) CANADA
450 756-0311
www.museejoliette.org
Mardi au dimanche, 12 h à 17 h

Beaux-arts des Amériques
art contemporain
3944 rue St Denis
Montréal, QC
www.beauxartsdesameriques.com

Dernière journée
Michel Bourguignon
Tout en panache
GALERIE BERNARD
3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: 514.277.0770
www.galeriebernard.ca J & V: 11-19H ET S: 12-17H

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

14 mai - GATINEAU et OTTAWA
Bibliothèque, archives et tulipes!
23 mai - QUÉBEC
INGRES ET LES MODERNES
13 juin - TROIS-RIVIÈRES

Du 4 au 19 octobre - MILAN ET LA TOSCANE
Quelques places encore disponibles!

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

DE VISU

Entre fierté locale et blockbuster

Esther Trépanier veut faire du MNBAQ la fierté de toute la province. En misant sur la caisse enregistreuse.

JÉRÔME DELGADO

Il a été baptisé «Musée de la province». C'était en 1933. Soixante-quinze ans plus tard, et après le règne de quinze ans de John Porter (le plus long de son histoire), le voilà qu'il entame l'ère Esther Trépanier, spécialiste de l'époque qui l'a vu naître.

Le Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) ne retrouvera pas son appellation d'antan, pas plus que son esprit provincial, suppose-t-on. Reste que la nouvelle directrice compte jouer la carte nationale au point de vouloir faire de l'établissement la fierté de la... province.

«J'aimerais susciter une fierté similaire à celle que nos voisins du Sud ont pour leur propre histoire. Partout aux États-Unis, on trouve des expos sur l'art américain. Il y a toujours plein de monde. On peut être agacé par le nationalisme américain, un rien impérialiste, mais j'aimerais que tous les Québécois soient aussi fiers de leur art. Même s'il est à Québec, [le MNBAQ] serait alors aussi fréquenté par les Montréalais.»

L'ancienne universitaire, reconnue pour son travail sur la peinture du Montréal de la première moitié du XX^e siècle, se dit passionnée d'art québécois. Un mandat «national» lui convient parfaitement. Arriver

à la tête du MNBAQ, le «véritable lieu» où se publie l'état de la recherche en art québécois, selon elle, est comme un conte de fées. Avec ses revers et travers.

Franchir le miroir

«Passer d'historienne de l'art à directrice de musée, c'est franchir le miroir comme dans Alice au pays des merveilles. On voit la vie quotidienne sous une autre optique. [Je me sens] comme une funambule, constamment obligée à maintenir l'équilibre.»

Lorsque Esther Trépanier en a pris les commandes le 2 septembre, le musée d'État, avec son projet d'agrandissement sur les rails, nageait en pleine euphorie. On célébrait le 400^e anniversaire de la fondation de la ville et l'exposition *Le Louvre à Québec* attirait les foules. C'était bien avant que la crise financière mondiale se mette de la partie.

«Le musée était dans un bon état, nous disait-elle lors d'un entretien exclusif accordé cet hiver. Je pense que John [Porter] était un administrateur remarquable. Mais je me suis sentie comme tous les gouvernements élus cet automne. C'est-à-dire, bing! cette crise énorme. Et ça des incidences». Le «bing» en question n'est pas une illusion: les frais augmentent, les commanditaires se désistent, la machine ralentit. Deux expos prévues en 2010, «trop coûteuses», tombent. «La baisse du dollar canadien a fait grimper de 25 %, en trois semaines, le coût des expos internationales. D'un coup! Sans qu'on n'ajoute rien, s'exclame-t-elle. L'augmentation des frais de transport, de ceci, de cela, même les partenaires ailleurs qu'au Québec ne peuvent suivre.»

«Faire avec peu.» Esther Trépanier connaît la musique, elle qui enseignait depuis 1981 à l'UQAM et qui y a dirigé l'École



Esther Trépanier, la nouvelle directrice du MNBAQ

BENOÎT CAMIRAND



Kanaka, 1962, de Marcelle Ferron. Ferron sera de la prochaine exposition Femmes artistes au MNBAQ.

SOURCE MNBAQ

supérieure de mode (2000-2007). Comme l'argent de l'État sert «à payer les salaires», pour les expos, il faut aller voir ailleurs. La solution n'a rien de sorcier: le «blockbuster».

«Qu'est-ce qui génère de l'argent? demande-t-elle. La billetterie, la boutique, la location des salles, les commanditaires. Ce genre de choses pour lesquelles, quand tu es de l'autre côté du miroir comme historienne de l'art, tu dis: ouach, quelle horreur! [...] On aimerait que cette boutique ne soit qu'une librairie d'art. Mais elle paie une, deux expos. Ce n'est pas pour rien que les musées font des blockbusters.» Les recettes du Louvre à Québec, assure-t-elle, alimenteront acquisitions, expos et publica-

tions. «On n'en a pas pour dix ans, mais dans le contexte de la crise, c'est bien.»

La nouvelle directrice n'a pas dit à quels blockbusters elle songeait, mais elle admet qu'une aventure extravagante comme celle du Louvre ne se reproduira pas. Elle a néanmoins confié qu'une entente avec le Victoria and Albert Museum de Londres, le plus grand musée d'art et de design, était sur le point d'être signée.

En attendant ses propres expos-recettes, Esther Trépanier inaugure son mandat avec un «Director's Choice», tradition encore peu courante ici. Femmes artistes, une expo faite exclusivement à partir des réserves du MNBAQ — «on ne

m'a pas dit de faire quelque chose de pas cher», dit-elle —, traduit bien ses plans: miser sur des nouveaux regards sur l'art québécois, autant historique que contemporain.

«La contribution des femmes à l'art du XX^e siècle est un aspect de l'histoire de l'art au Québec auquel tout le monde s'intéresse mais pour lequel on n'a jamais fait quelque chose [de substantiel].» Femmes artistes se distinguera de tout ce qui a été réalisé en abordant son sujet sur toute sa grandeur. L'expo sera si vaste qu'elle comprend deux volets, le premier (1900-1960) ouvrira au début de mai, le second (1960-2000) viendra à l'été 2010.

Collaborateur du Devoir

EXPOSITION

Fureter et prendre la pause

FAST. PAUSE.

Valérie Kolakis
Galerie Donald Browne art contemporain
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 524, jusqu'au 9 mai.

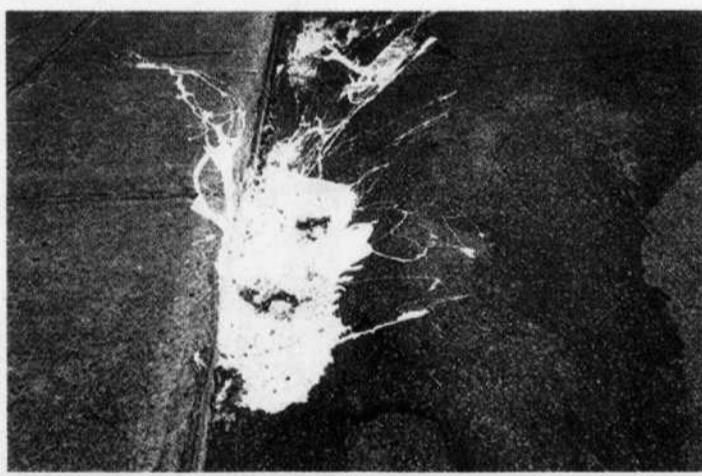
JÉRÔME DELGADO

«C'est de l'art, ça?», a demandé un visiteur un brin cynique en montrant du doigt une boîte au sol, ouverte, tout ouverte, comme démantelée. Bien sûr, lui a répondu le galeriste, c'est un bronze. L'art de Valérie Kolakis repose sur ces apparences trompeuses. Ses sculptures, installations ou photographies se posent comme des leurres... qui expriment bien des vérités. Comme celle-ci: l'œil agit trop souvent selon un mauvais réflexe, se fiant au mimétisme des choses.

L'exposition *Fast. Pause.*, huitième solo en autant d'années pour l'artiste présente tant ici à Montréal qu'en Europe, le dit bien. Dans ce monde où les valeurs se fondent sur la «haute vitesse» et le téléchargement instantané, prendre la pause est devenu archaïque. Observer, dans ce sens, n'a plus de signification.

Ça prend une artiste comme Valérie Kolakis pour remarquer les objets et les situations les plus anodins, et nous les faire remarquer en en faisant des œuvres. L'expo à la galerie Donald Browne réunit quatre exemples, très disparates, de cet œil qui sait prendre son temps.

Par l'entremise de la photographie, une tache de peinture sur le trottoir est devenue l'œuvre *Paint*. La boîte au sol, donc, c'est *Box*, un parfait trompe-l'œil en bronze. La mosaïque *Windshield* agrandit, morcelle et transforme des images de pare-brise endom-



VALÉRIE KOLAKIS

Par l'entremise de la photographie, une tache de peinture sur le trottoir est devenue l'œuvre *Paint*.

magés, images, il faut le dire, tirées d'Internet. Puis la série *Sans titre* non seulement rend à des affiches urbaines leur anonymat, mais elle leur donne aussi un potentiel pictural. Renotez-le: ce sont des photographies.

Kolakis travaille un peu à la manière de ces photographes flâneurs qui ont tant documenté les villes occidentales. C'est en marchant qu'elle est attirée par un détail, sur lequel elle projette une image, un tableau. Sa tache, une flaque de peinture blanche qui s'est probablement retrouvée là accidentellement, est presque un *dripping* à la Pollock. Un accidentable, très à plat malgré les volumes du trottoir, où des formes blanches, grises, noires s'entremêlent, se superposent.

Mais Kolakis ne se contente pas seulement du clic de sa caméra. Elle se sert, concrètement, de l'affichage sauvage urbain: son geste consiste à arracher les papiers des murs et à les photographier de dos. Les affiches des *Sans titre* n'annoncent dès lors plus rien, sinon des

plans abstraits, presque monochromes, où chaque petite teinte qui détone de l'ensemble (un jaune ici, un vert lime là) devient l'élément narratif.

On peut imaginer que, quand elle navigue sur Internet, son œil est aussi actif que dans la rue, tel un fureteur avide du petit trésor visuel. La dispersion de son œuvre est certainement due à sa capacité, ou son plaisir, à voir dans tout et rien du beau. C'est sa force et sa faiblesse. Le résultat de ce travail frôle trop l'encadrement, le prêt-à-plaire.

Certes, l'expo en est une de galerie — il faut bien que le marchand vende. L'effet de *Box* aurait été encore plus fort, et révélateur de l'époque expéditive, si ce faux carton blanc occupé à lui seul le cube blanc de Donald Browne. Le visiteur cynique aurait-il alors seulement osé entrer? Il y a juste une boîte, rien à voir ici, aurait-il probablement dit à sa compagne, déjà partie à la galerie voisine du Belgo.

Collaborateur du Devoir

Galerie
Espace
Robert
Poulin

dès le 18 avril

MARC ANTOINE NADEAU

4844 bl. Saint-Laurent Tél. 910-8906 www.espacerobertpoulin

COMPAGNON
DE MATISSE
ET DE PICASSO.
MAÎTRE DE L'ART
MODERNE

VAN
DONGEN

MAINTENANT OU JAMAIS!
DERNIER WEEK-END!

JUSQU'AU 19 AVRIL

1379, rue Sherbrooke Ouest. Métro Peel / Guy-Concordia

Gratuit pour les enfants de 12 ans et moins*

*Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.



MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL
Pavillon Michal et Renata Hornstein
www.mbam.qc.ca | 514-285-2000

AIR CANADA

L'exposition Van Dongen est coproduite par le Musée des beaux-arts de Montréal et le Nouveau Musée National de Monaco en collaboration avec le Musée Picasso de Barcelone. Kees Van Dongen, Portrait d'une chanteuse de cabaret (MBA), vers 1908, huile sur toile, 54 x 43 cm. Collection particulière. © Succession Kees Van Dongen / SODIAC (2009)

CULTURE

CINÉMA

Chronique de la pieuvre

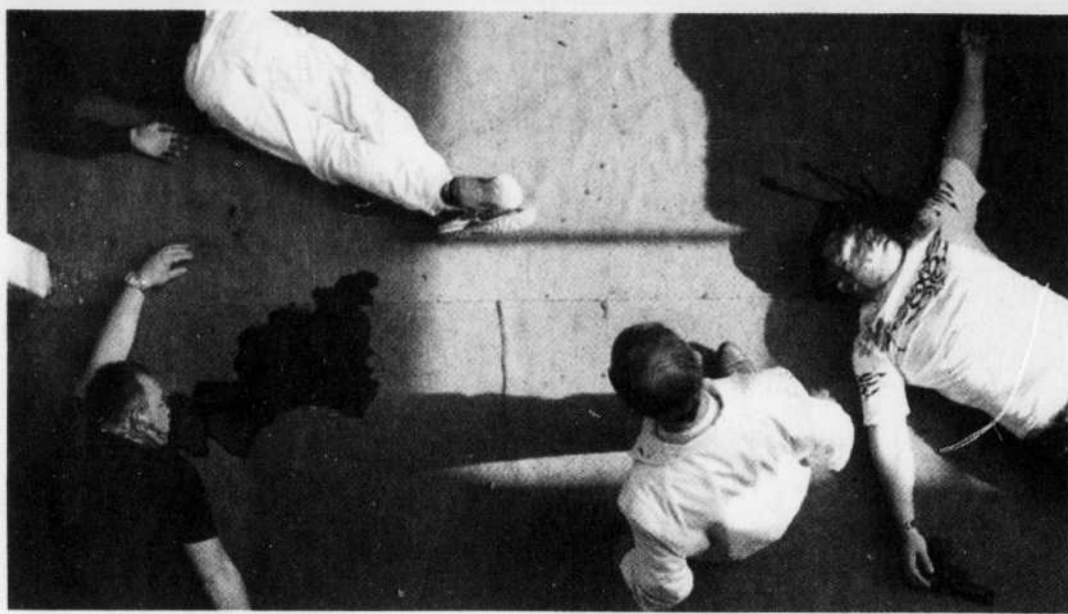
GOMORRA

Réalisation: Matteo Garrone, d'après le roman *Gomorra* de Roberto Saviano. Scénario: Maurizio Braucci, Ugo Chiti, Gianni Di Gregorio, Matteo Garrone, Massimo Gaudioso, Roberto Saviano. Avec Salvatore Abruzzese, Gianfelice Imparato, Maria Nazionale, Toni Servillo, Carmine Paternoster. Image: Marco Onorato. Montage: Marco Spoletini.

ODILE TREMBLAY

Gomorra, le roman-récit de Roberto Saviano, sorti en 1996, est un grand succès de librairie en Italie, sans cesse réédité, traduit aussi, tant il avait su capter la vérité de la Camorra. Cette mafia contrôle Naples, sa criminalité, comme une grande partie de ses finances, ses déchets toxiques, en profitant de la mondialisation pour étendre ses tentacules sous un règne de terreur.

Le film est réalisé par Matteo Garrone, à qui on devait déjà des œuvres comme *L'Étrange Monsieur Peppino* et *Premier amour*, intéressantes mais moins achevées que ce *Gomorra*. (Œuvre coup-de-poing, ténébreuse chronique de la pieuvre napolitaine, coiffé du Grand Prix du jury au dernier Festival de Cannes, qui ramène aux années d'or du cinéma italien. Le scénario fut écrit par six auteurs. De la masse des données littéraires, il fallut extraire des intrigues croisées parmi le foisonnement des pistes innombrables. Mais écrit à la première personne, le livre exsudait la rage sourde d'un enfant du pays qui voit, subit, se révolte et dénonce l'indéniable au pays de l'omertà. Nul ne s'étonnera



Gomorra tranche avec les productions cinématographiques sur le crime organisé issues d'Hollywood.

que l'auteur vive désormais sous escorte policière.

Le film apparaît plus clinique que le roman, totalement terrifiant, et de toute évidence aussi documenté que le roman éponyme. Mais on ne saisit pas toujours l'ampleur réelle de ces massacres et de ces contrôles financiers par la main noire. Mis bout à bout, les meurtres en série semblent ici un pain quotidien. On s'étonne de voir des personnes âgées circuler encore, n'ayant pas encore passé l'arme à gauche.

Même si certaines tueries rappellent celles des films de Scorsese, comme l'ouverture du film, où l'esthétisme et la violence se marient en une sorte de sanglant chorégraphie, *Gomorra* tranche avec les productions cinématographiques sur le crime organisé issues d'Hollywood. Ce n'est ni

Le Parrain, ni *Scarface*, ni *Goodfellas*, mais une vérité sans fard, parfois échevelée. Certains y dénoncent une structure confuse, mais la narration ne cherche pas un fil, en entremêle plusieurs et semble une plongée dans la vérité. Les scènes fortes, d'une extrême violence souvent, jonglent parfois avec l'insolite, comme ce tailleur qui viole les lois du milieu en donnant des cours de haute couture à une filière chinoise, ou ces terribles incursions sur le transport et l'enfouissement de déchets toxiques, qui brûlent les convoyeurs et empoisonnent l'environnement.

Le nerf des guerres de clans de la Camorra: l'argent gagné sur l'exploitation humaine, blanchi, injecté dans l'économie plénière. Au centre du film: des ados, dont certains tentent de fai-

re cavaliers seuls devant «le système», au mépris de leur vie, traitant les armes comme des jouets, trahissant qui on leur demande de trahir et participant au grand bain de sang que le film nous offre, à travers le paysage des banlieues sinistres, de ruelles coupe-gorges et de bâtiments déserts, devenus symboles d'enfances brisées.

Bien joué en général — les acteurs enfants sont étonnants —, le film, quoique moins vaste que le roman qui l'inspire, est une œuvre de réalité et frappe comme l'évidence. Les faits sont à peine travestis, les images sont filmées sans fard et lâchées comme des fauves dans une atmosphère filmique de pure Apocalypse.

Le Devoir

Ça bougonne en Afrique du Sud

Le réalisateur Michael Reburn propose *Triomf* à Vues d'Afrique

ANDRÉ LAVOIE

Ils habitent une maison crasseuse, s'adonnent à de curieux jeux sexuels, ressemblent à des extraterrestres lorsqu'ils s'évadent (rarement) de leur quartier et n'hésitent jamais à humilier leur prochain ou à étaler leurs préjugés. Non, il ne s'agit pas des Bougon, même si parfois la ressemblance est frappante. Bienvenue plutôt chez les Benade, une famille d'*«affreux, sales et méchants»* telle que vue par le cinéaste sud-africain d'origine égyptienne Michael Reburn. Avec *Triomf*, une adaptation du roman de Marlene van Niekerk, il débarque avec fracas à Vues d'Afrique.

Joint par téléphone à New York avant son arrivée à Montréal, cet habitué du festival ne cache pas sa fierté de voir cette satire connaître un franc succès dans son pays d'adoption. Et même s'il s'agit d'un film «historique» — l'action se déroule pendant les cinq jours précédant l'élection de Nelson Mandela en avril 1994 —, cette plongée dans un quartier populaire de Johannesburg évoque d'abord une grande misère, «celle de ces petits Blancs ultra-méprisés par les autres Blancs qui ont mieux réussi», souligne le cinéaste.

Ils habitent un secteur de la ville nommé Triomf mais qui, dans les années 1960, portait le nom de Sophiatown et était uniquement habité par les Noirs. Tout fut démolit et reconstruit pour les Blancs, mais rien n'a pu étouffer les racines de cette injustice et les résidants du quartier se doutent bien que ce printemps 1994 annonce de grands changements. Pour les Benade, l'agitation politique se combine à une foule de remous familiaux entourant l'anniversaire de Lambert, le même jour que les élections. Son oncle Treppie, un véritable fou furieux à la langue bien pendue, décide d'offrir une proposition à son neveu puceau et demeuré... Mais ce cadeau provoque le déballage de secrets que tous croyaient bien enfouis.

Lutte des classes

Michael Reburn voulait montrer que «la pauvreté n'a pas de couleur et que, derrière le racisme, il y a quelque chose d'encore plus profond: la lutte

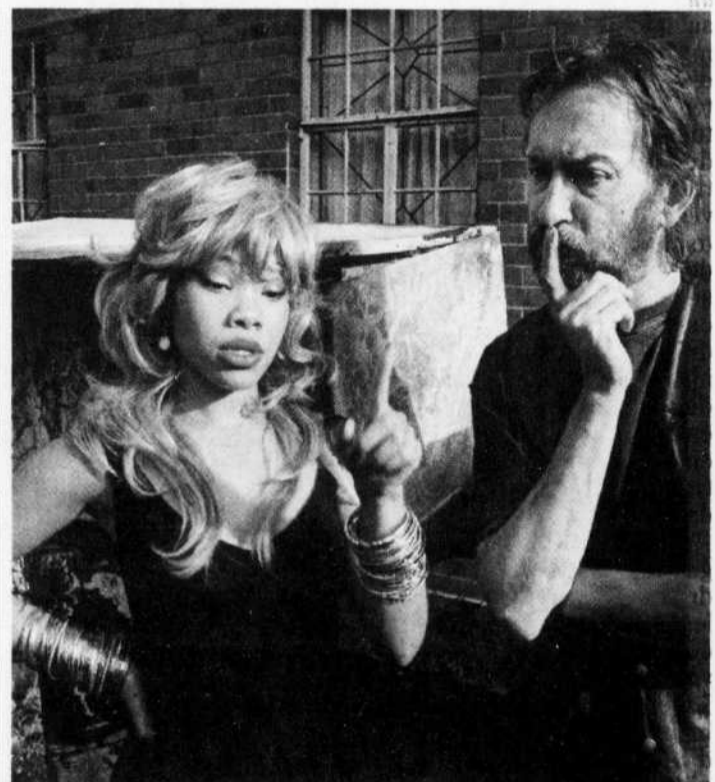
des classes. Ce thème est universel et, devant mon film, ceux qui ne connaissent pas énormément la réalité africaine comprennent tout de même très vite les personnages et l'intensité de ce qu'ils vivent. L'arrière-plan devient simplement quelque chose d'exotique. Dans les quartiers pauvres de toutes les grandes villes du monde, vous trouvez des personnages comme ceux-là.»

Là-dessus, le cinéaste sait parfaitement de quoi il parle, car son parcours personnel et professionnel l'a amené un peu partout sur la planète. Il est né en Égypte d'une mère juive sépharade et d'un père écossais, militaire de l'armée britannique. La crise du canal de Suez en 1956 a provoqué le départ de sa famille, d'abord au Kenya et plus tard en Rhodésie (devenue depuis le Zimbabwe). Il étudie le cinéma en France à la fin des années 1960, «les années chaudes», comme il les surnomme, et réside pendant près de dix ans en Angleterre. Tout cela sans compter ses exils forcés, dont en 2002 celui du Zimbabwe à la suite d'un documentaire virulent, *Zimbabwe Countdown*, sur les rêves brisés par le président Robert Mugabe. «Je l'ai soutenu jusqu'en 2000, mais après il a littéralement pété les plombs.»

Evidemment, parler à un cinéaste africain, c'est aussi parler de cet éternel parcours du combattant pour financer des films sur un continent où la structure de l'industrie cinématographique n'a rien de reluisant. «L'argent est en Europe, affirme Michael Reburn, et c'est pourquoi beaucoup de cinéastes du Tiers-Monde habitent Paris ou Londres. Financer un film entièrement par l'Afrique, je l'ai déjà fait, mais ça tient du miracle! Pour *Triomf*, j'ai reçu le soutien du programme Media de l'Union européenne, de la France et... du Zimbabwe, de l'argent entièrement dépensé en Afrique du Sud.» Devant tant de difficultés, ne songe-t-il pas à un autre exil, artistique cette fois? «Mes racines sont en Afrique et elles sont très profondes.»

Collaborateur du Devoir

Triomf sera présenté le samedi 18 avril à 18h45 au Cinéma du Parc et le lundi 20 avril à 20h30 au Cinéma Beaubien.



Une scène de *Triomf*, de Michael Reburn

Théâtre LES MAINS NOIRES
Récit du procès de l'esclave Angélique
pièce inspirée des textes de PASCAL BRULLEMANS
mise en scène de PETER BATAKIEV

DU 15 AU 25 AVRIL AU THÉÂTRE DU MAI
MERCREDI AU VENDREDI À 20H / SAMEDI À 15H ET À 20H

ACTIVITÉS éducatives gratuites en collaboration avec le Centre d'histoire de Montréal
Info: www.theatre.montreal.qc.ca/ham

WWW.LESMAINSNOIRES.CA

Réservez vos places dès maintenant!
Billetterie 514 962-3386
http://ticket.boxxo.info

MONTRÉAL, ARTS INTERCULTURELS
«L'art traverse les frontières. / Where art breaks down barriers.»

3680, rue Jeanne-Mance / Montréal / T. 514 982-1812 / www.m-a-l-q.ca

Montreal

Le troisième âge du metal

ANVIL

Réalisation et scénario: Sacha Gervasi. Image: Chris Soos. Montage: Jeff Renfro, Andrew Dickler. Musique: Mat Dennis. Canada, 2008, 80 min.

ANDRÉ LAVOIE

En 1982, au sommet de l'Olympe du heavy metal, ils étaient considérés comme les demi-dieux canadiens. C'était au siècle passé, autant dire une éternité pour les membres du groupe Anvil qui, croyez-le ou non, persistent, signent et font encore rugir leurs guitares. D'une gloire éphémère devant des foules en liesse à l'intimité quelque peu humiliante des bars de la banlieue de Toronto, la chute en parachute fut longue, constante, mais ne comptez pas sur le chanteur Steve «Lips» Ludlow et le batteur Robb Reiner pour baisser le volume.

Le scénariste (*The Big Tease*, *The Terminal*) et cinéaste Sacha Gervasi apparaît d'abord et avant tout comme un inconditionnel du groupe,

dévotion qui remonte à la période faste où il travaillait pour eux comme technicien de scène. Par bonheur, *Anvil! The Story of Anvil* n'a rien d'un hommage dégoulinant, et même le plus réfractaire à cette musique tonitruante — suivez mon regard... — doit reconnaître qu'à plus de 50 ans, avec famille et petits boulots, les deux piliers du groupe, amis pour la vie, affichent une persévérance pratiquement indestructible.

Le flair du connaisseur

Le cinéaste possède donc la foi du groupie, mais il affiche aussi le flair du connaisseur: «Lips», exubérant, désorganisé et d'une émotivité à fleur de peau, représente le rêve de tous les documentaristes. Ajoutez-y un entourage tantôt critique (sa famille ne ménage pas ses encouragements mais conserve un sens de la mesure), tantôt surréaliste (la gérante de leur désastreuse et surréaliste tournée européenne dans des arènes vides et des petits bars mal famés semble sortie d'un sketch de

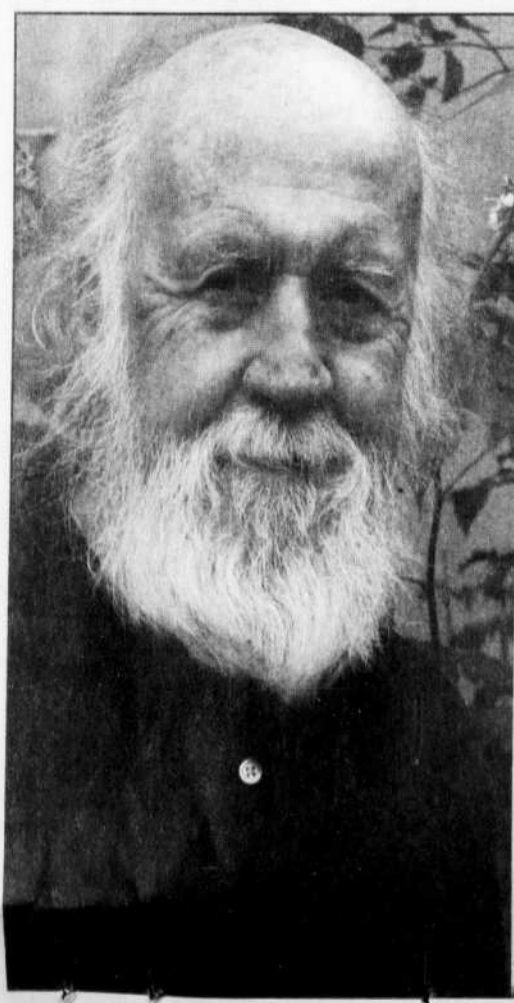
Saturday Night Live) et vous avez un portrait musical tonifiant, hilarant et d'une authenticité tristement incontestable. Il faut dire que la somme de leurs mésaventures et l'ampleur de leurs disputes, dont la plus orageuse lors de l'enregistrement de leur treizième album, celui de la dernière chance courageusement intitulé *This Is Thirteen*, suscite autant de sourires que de perplexité. L'étonnement vire même aux fous rires contagieux devant quelques-unes des toiles de Reiner, peintre du dimanche fasciné par Edward Hooper et qui trouve un certain intérêt à reproduire une cuvette de toilettes... et son contenu.

Légendes du heavy metal? Certains membres de Metallica et de Gun N' Roses disent tout le bien qu'ils pensent d'un groupe dont l'influence aurait été déterminante au début des années 1980... et qui ne sont plus très menaçants aujourd'hui. D'ailleurs, Ludlow et Reiner semblent pétrifiés à l'intérieur de cette parenthèse dorée, traînant sans honte leur dernier album au

chiffre maudit auprès de compagnies de disques qui luttent en ce moment pour leur survie à l'heure du téléchargement. Alors, quand les papy du metal débarquent dans leurs bureaux avec leurs riffs d'un autre âge, l'euphorie n'est pas à son comble...

En fait, le bonheur se situe surtout dans la salle, car suivre les aventures de ces musiciens aux mélodies limitées et à l'absence quasi complète de retenue n'est pas sans bonnes surprises. Fatigués par plus de 30 ans de galère et d'insuccès, ils n'ont visiblement plus rien à perdre, pas même leur fierté. Pourtant, avec un sens aigu du suspense, le cinéaste illustre les balbutiements d'une possible renaissance et, franchement, on finit par y croire. De là à se convertir à leur poésie (?) et à leur imagerie scénique (ils furent aussi célèbres pour utiliser un godemiché comme pic de guitare), laissons cela aux nostalgiques des années 1980; comme Anvil, ils sont de moins en moins seuls.

Collaborateur du Devoir



BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC
EN COLLABORATION AVEC SCIENCE POUR TOUS
vous invite à assister à la conférence

Des étoiles et des hommes

prononcée par **Hubert Reeves**, astrophysicien, chercheur et auteur de plus d'une vingtaine d'ouvrages.

Cette conférence est présentée à l'occasion de l'Année internationale de l'astronomie.

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque

le mardi 21 avril
de 19 h à 20 h 30

Entrée libre dans la limite des 300 places disponibles

www.banq.qc.ca

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
Berril-UQAM
514 873-1100 ou 1 800 363-9028

Science
Tous!

Bibliothèque
et Archives
nationales
Québec

CINÉMA

LES LUNDIS ÉTUDIANTS

3/1 sur présentation de la carte d'étudiant

BOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE



Gabriel Gaudreault et Micheline Lanctôt dans *Suzie*

Sombre blues

SUZIE

Réalisation et scénario: Micheline Lanctôt. Avec Micheline Lanctôt, Pascale Bussièrès, Normand Daneau, Gabriel Gaudreault, Artur E. Gorishti, Fayolle Jean, Lulu Hugues, Nanette Workman. Image: François Dutil. Musique: François Lanctôt, Claude Château. Montage: Aube Foglia.

ODILE TREMBLAY

Dans la cinématographie de Micheline Lanctôt, certains films, de facture indépendante, forment un ensemble fluide. Davantage que ses productions plus ambitieuses, ils semblent témoigner de l'univers intérieur de la comédienne cinéaste. Des œuvres comme *Sonatine*, *Deux actrices* ou désormais *Suzie* — toutes trois d'ailleurs avec Pascale Bussièrès à différents âges de sa vie — soufflent un vent de rude poésie urbaine.

Elle n'avait pas tourné depuis le décevant *Piège d'Issoudun*, pourtant également collé aux détresses humaines et féminines qui inspirent son œuvre. *Suzie* se révèle plus intéressant, chant sombre, nocturne, inégal, parfois irritant de lenteur, mais troublant, très personnel et, en définitive, fort prenant, proche des œuvres de la Nouvelle Vague dont il rappelle le blues. Avec ses plans-séquences, son incursion dans un univers de couleur où chaque protagoniste souffre d'intense solitude et où l'incommunicabilité est reine, avec un enfant pris en otage, l'intrigue assume sa trame sombre, sa plongée dans l'abîme.

Car c'est autour d'un petit garçon autiste (Gabriel Gaudreault, très convaincant) que les crises se nouent. On y rencontre Suzie, une femme au volant d'un taxi (Micheline Lanctôt, criante d'intensité), brisée par la perte ancienne d'un enfant, dépressive, marginale, qui recueille un soir d'Halloween, dans le tourbillon d'une crise familiale, l'enfant barouetté, enfermé dans son monde. Leurs deux détresses se répondent, se comprennent.

Le fait que la cinéaste ait situé l'action lors d'une nuit d'Halloween, en une unité de temps, apporte une touche insolite, qu'elle a su utiliser à bon escient. La fête costumée semble proche ici du carnaval de Rio ou de Venise, alors que la menace d'un coup fatal par un inconnu masqué n'est jamais bien loin. Ces silhouettes



Pascale Bussièrès et Normand Daneau dans *Suzie*, réalisé par Micheline Lanctôt

inquiétantes dans la rue, à travers des escaliers sinistres, ces citrouilles fracassées ajoutent au climat chaotique qui prend à la gorge.

Micheline Lanctôt domine la distribution avec son visage de souffrance à la fois figé et habité. Mais Pascale Bussièrès, dans la peau de la mère séparée ployant sous la charge d'un enfant difficile, en pleine crise de nerfs, en fait trop, et son jeu excessif tranche avec celui de ses partenaires, plus rentré. Normand Daneau incarne le père faible et chaviré sur une note plus juste.

Certaines scènes sont particulièrement réussies, celles des parties de poker, en particulier, pourtant courtes. Elles possèdent le mérite narratif de montrer par la bande une facette de Suzie, réfugiée dans le jeu. Ces parties de cartes elles-mêmes autour de la table fébrile, menées par Nanette Workman, joueuse professionnelle, et placées sous haute tension, donnent un souffle supplémentaire à l'histoire.

Même si le rythme s'alanguit parfois — des coupes se sont perdues et certains gestes (ouvrir une porte, sor-

tir d'une maison) auraient gagné en tonus à être écourtés —, *Suzie* demeure un film fort, noir et inspiré, qui fait honneur à la filmographie de Micheline Lanctôt et dont la conclusion subtile ouvre sur des lendemains heureux sans choisir la facilité des émotions faciles.

Le Devoir

ENTREVUE

Le cinéma français ne fait plus rire Pascal Thomas

Le crime est notre affaire, adapté d'un roman d'Agatha Christie, avec en vedette Catherine Frot et André Dussollier, gagne nos écrans vendredi prochain.

ODILE TREMBLAY

Cinéaste de *La Dilettante* et du film *Les Maris, les Femmes, les Amants*, abonné aux comédies françaises depuis *Les Zozos* en 1972, Pascal Thomas a vu neiger sur le rire dans son Hexagone, où l'humour n'a pas toujours bonne presse. Mais il défend le genre haut et fort.

«Je suis léger, je ne veux pas ennuyer», déclare-t-il. *Les cinéastes ne pensent pas qu'ils peuvent emmerder les autres. Moi, si.*

Second et ultime volet des aventures de Prudence et Béli-saire Beresford, d'après les romans d'Agatha Christie, après *Mon petit doigt m'a dit* (jamais distribué ici, mais grand succès en France), *Le crime est notre affaire* ramène à l'écran le duo Catherine Frot-André Dussollier, en détectives aux méthodes peu orthodoxes. L'action se déroule dans la vieille demeure familiale de la Vallée-aux-Loups, où de grands enfants, assoiffés d'héritage, entourent leur père, vieux grigou dictateur (Claude Rich). Pascal Thomas a aussi réalisé en 2007 *L'Heure zéro*, également adapté de l'œuvre de la première reine du polar britannique.

Il a donné. Il délaisse maintenant le filon. «Mais quand j'ai voulu adapter Agatha Christie la première fois avec *Mon petit doigt m'a dit*, ça protestait autour. "Qui lit encore ça aujourd'hui?", me demandait-on. Depuis *Le Crime de l'Orient-Express*, la mode des adaptations au cinéma de ses polars était passée.»

Il a cherché à préserver l'esprit de l'univers de la créatrice des *Dix petits nègres* en l'adaptant en France. «Rester britannique tout en ne mettant rien de britannique. Chez Agatha Christie, l'argent compte, comme chez Balzac. Son œuvre est riche et



Pascal Thomas, le réalisateur du film *Le crime est notre affaire*

Catherine Frot et André Dussollier, en détectives libres, excentriques, impertinents, forment un duo d'enfer.

Pour Pascal Thomas, tout repose aussi sur la décoration luxueuse des cadres de l'action. «Cinq maisons ont servi pour le décor de celle du Crime est notre affaire. J'ai fait appel aux meilleurs antiquaires, sans lésiner. Chaque détail compte. Les vêtements doivent être stylisés. Agatha Christie m'a permis de réaliser un fantasme, de créer des personnages et de beaux environnements. Dans ce film, j'ai mis des momies dans une cave, des statues dans le jardin. On est dans une rêverie plaisante.»

Pascal Thomas peste contre son cinéma national. «Aujourd'hui, les films soignés se cherchent. Depuis dix ou quinze ans, le cinéma français décline. Sans renouvellement d'acteurs, avec des gens couchés dans l'attente de la subvention, un laisser-aller, un manque de perfec-

tionnisme dans l'écriture, des sujets sinistres. Il faut prendre des risques, enfin!»

Le cinéaste tient le Festival de Cannes pour responsable de la sinistrose du cinéma. «*Primer trois fois les films des frères Dardenne, c'est pas normal!*», estime-t-il.

A ses yeux, la comédie française se cherche au milieu du reste. «*Durant plusieurs années, plusieurs films tentaient de copier Woody Allen. Ça vous oblige à défricher ailleurs. Les gens ont besoin de briser leur isolement, de revenir au concret. Ils ont aimé Bienvenue chez les Ch'tis. Tant mieux! Qui met trop d'intentions manque le coche! Faisons-les rire. Ils le méritent bien.*»

Le Devoir

Odile Tremblay a fait cette entrevue à Paris à l'invitation des Rendez-vous d'Unifrance.

★★★★★
Journal de Montréal

★★★★★
Le Soleil

★★★★★
The Gazette

Dédé
à travers les brumes

avec Jean-Philippe Dovel
et Sébastien Ricard
avec Roger Frappier et Luc Vandri

Trame sonore disponible en magasin
www.dedelefilm.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

25 ans
VUES D'AFRIQUE
PANAFRICA INTERNATIONAL

du 16 au 26 avril 2009

VICTOIRE TERMINUS
SAMEDI 18 AVRIL À 18H
au cinéma Beauvieux
Portrait d'un groupe de femmes extraordinaires qui choisissent de pratiquer la boxe dans la capitale congolaise en prise avec le tourment de ses premières élections démocratiques. Documentaire en compétition officielle.

CEUX DE LA COLLINE
MARDI 21 AVRIL À 18H
au cinéma Beauvieux - De Berni Goldblatt
Autour d'une mine d'or au Burkina Faso vivent des milliers de personnes : orpailleurs, dynamiteurs, marchands, prostituées, enfants, guérisseurs, coiffeurs et marabouts. Documentaire en compétition officielle. Projection en présence du réalisateur.

L'ABSENCE
JEUDI 23 AVRIL À 18H45
au cinéma du Parc - De Mama Keita
Après de brillantes études effectuées en France et une absence d'une quinzaine d'années, Adama, polytechnicien de formation, revient dans son pays natal, le Sénégal. Prix du meilleur scénario, Fespaco 2009. Fiction en compétition officielle. Repris le vendredi 24 avril à 20h30 au cinéma Beauvieux. Projection en présence du réalisateur.

MASCARADES
SAMEDI 25 AVRIL À 20H30
au cinéma Beauvieux - De Lyes Salem
Une peinture burlesque et sensible du quotidien d'un petit bled algérien où Mounir, le fanfaron, cherche la reconnaissance de ses pairs. Fiction en compétition officielle. Projection en présence du réalisateur.

Billetterie : au comptoir des salles du festival et aux bureaux de Vues d'Afrique.
Billet : 8\$
Ciné-carte : 25\$ (4 entrées)
Cinémax : 60\$ (10 entrées)

WWW.FESTIVALPANAFRICA.COM

UNE PREMIÈRE RÉALISATION DES PLUS PRIMÉES CETTE ANNÉE

★★★★★
- Les critiques, GLOBE AND MAIL
★★★★★
- Chris Knight, NATIONAL POST
★★★★★
- Keith Stowe, NOW MAGAZINE
★★★★★
- Jan Anderson, EYE MAGAZINE

GRAND PRIX
PREMIÈRE RÉALISATION
FESTIVAL DE TOULON
LE CINÉMA 2008

GRAND PRIX
PRIX DISCOVERY
FESTIVAL DE MONTREAL
LE CINÉMA 2008

UN FILM DE STEVE MCQUEEN
HUNGER
(GRÈVE DE LA FAIM)
MICHAEL FASSBENDER LIAM CUNNINGHAM

13 À L'AFFICHE
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

VERSION ORIGINALE ANGLAISE
AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc 514-281-1900

VERSION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉMAS AMC
LE FORUM 22

★★★★★
Le Nouvel Observateur

«Une enquête pleine de fantaisie, servie par des dialogues savoureux et une troupe d'acteurs épatants. Un régal!»
Le Parisien

CATHERINE FROT
ANDRÉ DUSSOLLIER

Agatha Christie
LE CRIME EST NOTRE AFFAIRE
UN FILM DE PASCAL THOMAS

STUDIO CANAL
DÈS LE VENDREDI 24 AVRIL!

métropole

www.cinemaduparc.com

Depuis plus de 20 ans
un cinéma répertoire (3 écrans)
qui livre la marchandise
plus que jamais...
consultez notre site internet

Metro Place des arts
Autobus 96/129
CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc 514-281-1900

STATIONNEMENT 3 HEURES, 25\$

CINÉMA

Une œuvre aussi puissante que radicale

HUNGER

Réalisation et scénario: Steve McQueen, Enda Walsh. Avec Michael Fassbender, Liam Cunningham, Stuart Graham, Brian Milligan, Liam McMahon. Image: Sean Bobbitt. Montage: Joe Walker. Musique: Leo Abrahams, David Holmes.

ODILE TREMBLAY

Lauréat de la Caméra d'or à Cannes, *Hunger*, de Steve McQueen, a moissonné depuis une flopée de prix sur son passage à travers les festivals. McQueen est un artiste réputé, dont le film constitue une ex-

tiques, dont la grève d'hygiène s'accompagne de la merde qui sert à orner les murs. Des visages broyés, des coups omniprésents. On est quand même loin de certains films de prison comme *Midnight Express*, assez complaisant en ce qui concerne l'horreur carcérale. Ici, pas de scène inutile, plutôt un voyage intérieur plus fort que la douleur du parcours.

Au départ, on suivra l'arrivée d'un jeune membre de l'IRA, Davey Gillen (Brian Milligan), qui refuse d'obtempérer aux règlements internes pour obtenir le statut de réfugié politique et rejoint les insurgés aux côtés de son compagnon d'infortune Gerry Campbell (Liam McMahon).

Il n'y a pas de scène inutile dans *Hunger*, plutôt un voyage intérieur plus fort que la douleur du parcours

tension aux audacieux projets en arts visuels, mais son saut au cinéma se révèle particulièrement impressionnant.

Huis clos carcéral, dans la prison Maze en Irlande du Nord en 1981, des cellules sinistres aux salles de torture, des corridors à la chambre d'hôpital, *Hunger* plonge dans son sujet, caméra à l'épaule, avec de rares dialogues, une violence omniprésente, un bruitage plus éloquent que les mots. Le film recrée les événements entourant l'incarcération d'activistes pro-IRA, leur grève d'hygiène, les séances de torture, la grève de la faim qui conduira le leader Bobby Sands à la mort. Que l'interprète de Sands soit incarné avec une force inouïe par Michael Fassbender, suivi jusqu'au bout de son agonie, n'est pas un moindre atout de cette œuvre puissante, tendue, concentrée, radicale et atroce.

Hunger oppose la routine des gardiens de prison britanniques, laquelle passe par la torture et les poings meurtris des tortionnaires, au quotidien des prisonniers poli-

La scène la plus forte du film est sans contredit le face à face entre Bobby Sands et le prêtre (Liam Cunningham, tout en tension réfrénée), duo-duel en long plan fixe où le jeune homme éprouve son intention de mourir pour la cause en le commentant. Maladroïtement, son vis-à-vis cherche à lui opposer les arguments de la vie, bientôt dépassé par la détermination du prisonnier politique. Bataille dialectique aux enjeux ultimes, menée avec une concentration extraordinaire, à l'heure où les destins basculent, celle-ci éclaire tous les paramètres des engagements et rend la mort inéluctable, dans un cri pourtant de liberté.

La faiblesse du film est d'avoir abandonné en fin de parcours les incarcérés du début, pour se concentrer sur la grève de la faim de Sands, douloureuse, partagée pourtant par d'autres. Mais cette œuvre forte, sans complaisance et sans temps morts, dit la folie de la répression et la puissance des convictions, dont ni la torture ni la faim ne peuvent venir à bout.

Le Devoir



State of Play est un thriller bien construit et mis en scène avec vigueur. Le film fait résonner avec intelligence plusieurs sujets pertinents: l'économie occulte de la guerre et de la sécurité, la désillusion et la corruption au sein des institutions politiques, mais également les périls liés à la concentration de la presse et l'anxiété «internette» des journalistes de métier.

Belle mécanique de précision

STATE OF PLAY (JEUX DE POUVOIR)

De Kevin Macdonald. Avec Russell Crowe, Ben Affleck, Rachel McAdams, Helen Mirren, Robin Wright Penn. Scénario: Matthew Michael Carnahan, Tony Gilroy, Billy Ray. Image: Rodrigo Prieto. Montage: Justine Wright. Musique: Justine Heffes. États-Unis-Grande-Bretagne, 2009, 127 minutes.

MARTIN BILODEAU

Avec l'humeur maussade des années 1970, causée par la guerre du Vietnam et le scandale du Watergate, les États-Unis contemporains ont également renoué avec le genre qui en traduisait le mieux toutes les nuances: le thriller politique façon *All the President's Men* et *Three Days of the Condor*. Déjà, en 2005, dans *The Interpreter*, le regretté Sydney Pollack remettait le genre au goût du jour en illustrant, à travers une intrigue musclée campée à l'ONU, des maux d'hier et d'aujourd'hui, en premier lieu la perte de confiance des individus dans les institutions qui les représentent.

S'il est réalisé par Kevin Mac-

donald (*The Last King of Scotland*), *State of Play*, tiré d'une miniserie britannique très estimée, n'en ressemble pas moins à un condensé des forces des trois scénaristes qui se sont succédé sur le projet, voire à un heureux carrefour de leurs pratiques: l'exposé politique démonstratif pour Matthew Michael Carnahan (*Lions for Lambs*), le thriller fiévreux et désabusé pour Tony Gilroy (*The Bourne Ultimatum*, *Michael Clayton*), enfin le suspense de coulisses fin et l'intrigue journalistique pour Billy Ray (*Shattered Glass*, *Breach*).

C'est la signature de ce dernier qui est la plus visible dans ce thriller bien construit et mis en scène avec vigueur, dans lequel un représentant au Congrès (Ben Affleck, solide), qui préside une commission visant à empêcher la privatisation de la sécurité d'État, est éclaboussé par un scandale à la suite de la mort mystérieuse de sa jeune maîtresse. L'une et l'autre sont-ils liés? Un ami, journaliste pour un grand quotidien de Washington (Russell Crowe), tente d'y voir clair, sous la pression d'une patronne stressée par des investisseurs qui réclament de gros

titres (Helen Mirren, qui s'amuse comme une folle). Celle-ci impose à son vétéran qui n'en fait qu'à sa tête une blogueuse ambitieuse, disciplinée et sobrement «clichée» (Rachel McAdams).

Pas d'histoire d'amour à l'horizon entre les deux reporters, si ça peut vous rassurer. Mais prétendre que les fils de l'intrigue sont tous invisibles serait mentir. Or la plupart des films affichant semblable ambition s'écrasent au beau milieu, étranqlés par les fils de leur propre intrigue. *State of Play* tique-taque avec précision pendant plus de deux heures, Macdonald nous conduisant à bon port après avoir couvert un large terrain et fait résonner avec intelligence plusieurs sujets pertinents: l'économie occulte de la guerre et de la sécurité, la désillusion et la corruption au sein des institutions politiques, mais également les périls liés à la concentration de la presse et l'anxiété «internette» des journalistes de métier.

Celui-ci est campé avec aplomb et beaucoup d'humour par Russell Crowe. Ironiquement, les scénaristes ont fait de son personnage un spécimen d'autrefois, un modèle disconti-

nué, qui mange et s'habille mal, dort peu et réfléchit plus qu'il n'écrit. Bref, un cauchemar pour Pierre Karl, qui lui préférera (comme beaucoup de spectateurs, c'est à craindre) la blogueuse qui ch... de la copie.

Un journaliste américain faisait remarquer cette semaine que, dans ce contexte de fermetures de journaux aux États-Unis, *State of Play* pourrait bien être le dernier film de l'histoire ayant pour théâtre la salle de nouvelles d'un quotidien imprimé. S'il a raison, comme je le pressens, le film de Kevin Macdonald, captivant et bien fait mais sans les qualités lui permettant de passer à l'histoire, y passera tout de même. Il ne l'aura pas volé.

Collaborateur du Devoir

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Québec Media

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 7 au 13 avril 2009

1	TWILIGHT
2	TOUT SUR MOI Saison 1
3	LEONARD COHEN Live In London
4	RAMDAM Saison 2
5	THE DAY THE EARTH STOOD STILL
6	JÉSUS DE NAZARETH
7	SLUMDOG MILLIONAIRE
8	PLANÈTE TERRE : SÉRIE COMPLÈTE
9	JAMES BOND : QUANTUM OF SOLACE
10	BEDTIME STORIES
11	LE CORNIAUD
12	THE TALE OF DESPEREAUX
13	TEN COMMANDMENTS
14	BEN-HUR
15	THE PRIESTS In Concert at Armagh Cathedral
16	MARLEY & ME
17	BOLT
18	YES MAN
19	THE TUDORS Saison 1
20	DOUBT

EN UNE NUIT TOUT VA CHANGER.

Micheline LANCTÔT Gabriel GAUDREAU
Pascale BUSSIÈRES Normand DANEAU Arthur E. GORISHTI

SUZIE

Un film de Micheline LANCTÔT
produit par André GAGNON

LES FILMS SEVILLE présente «SUZIE» une production LYCAON PICTURES avec FAVILLE, JEAN LUDU HUGHES, MARIE-YVONNE CHIROUIT, THORCON, LOUIS FONTAINE, SUZANNE GARCAU, CAROLINE BOURCHARD. AVEC LA PARTICIPATION DE NANETTE WOLKMAN. RÉALISATION FRANCIS DITTA. RÉALISATION ASSISTANTE: ERIC DUBREUIL. COSTUME MARCELO COLOMBO. PHOTOS DE SIMON POUQUETTE. CONCEPTION SCÉNARIO: JAYMONI VELOMITE et STEPHANE DUBREUIL. MONTAGE: FRANCIS LANCTÔT et CLAUDE CHAPLEAU. MONTAGE SON: ABBE FICOLA. PRODUCTION: ALEX HUBERMAN, PASCAL ELISSALDE. RÉALISATION: JOSE WILSON. RÉALISATION ASSISTANTE: MICHELINE LANCTÔT.

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!

CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-0000

MÉGA-PLEX* GUZZO PONT-VIAU 16

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

CINÉMA LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

« UN STYLE ÉBLOUISSANT ET UNE FORCE DE FRAPPE INCONTOURNABLE MENANT À UN CRESCENDO STUPEFIANT. »
LE MONDE

« UNE DÉMONSTRATION BRILLANTE ET AUSSI UN FILM FORMIDABLE. »
VARIETY

5 GRANDS ACADÉMIE DU CINÉMA EUROPÉEN
MEILLEUR FILM - RÉALISATEUR - ACTEUR SCÉNARISTE - CINÉMATOGRAPHE

GAGNANT GRAND PRIX CANNES 2006

MARTIN SCORSESE PRÉSENTE

GOMORRA

UN FILM DE MATTEO GARRONE

Basé sur le best-seller de ROBERT SAVIANO
EXPOSANT LA MAFIA NAPOLITAINE

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN

MÉGA-PLEX* GUZZO LACORDAIRE 16

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

CINÉMAS AMC LE FORUM 22

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS